



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Vol. Fr. III A. 563

By Bongerni (64) 48

25/

10

231

4E

**AMUSEMENT
PHILOSOPHIQUE
SUR
LE LANGAGE
DES
BESTES.**

*Sur l'homme - animal
Bouffon -
M. de la Harpe*

albany

AMUSEMENT
PHILOSOPHIQUE
SUR
LE LANGAGE
DES
BESTES.



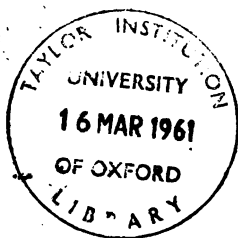
A PARIS,

GISSEY, rue de la Vieille Bouclerie.

Chez { BORDELET, rue Saint Jacques.
GANEAU, rue Saint Jacques.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BÊTES.

A Mad. . . . C.



UE vous êtes séduisante, Mad.... & que vous connoissez bien tout l'empire que vous avez sur moi ! Il ne m'est échappé qu'une fois de dire dans un de nos Entretiens Philosophiques que je croyois que les Bêtes parloient & s'enten-

A

2 AMUSEMENT

doient fort bien entr'elles. Tout autre que vous auroit écouté ce propos comme un de ces discours que l'on hazarde sans preuve, & sans autre dessein que d'égayer la conversation. Mais vous me connoissez, dites-vous; & quoique la proposition ait tout l'air d'une plaisanterie, il vous plaît d'assurer que je ne l'ai point avancée au hazard : vous voulez que je la traite sérieusement, & que je vous rende compte des raisons qui m'ont persuadé. Je ne sçais si dans toute autre circonstance je pourrois me résoudre à vous obéir, quelque envie que j'aye de vous plaire; car vous sçavez que je n'ai guères le loisir de me distraire par des dissertations amusantes. Heureusement me voici enfin à la Campagne. J'ai laissé à la Ville jusqu'au souvenir des oc-

PHILOSOPHIQUE. 3

cupations peu divertissantes dont vous me plaignez quelquefois. Il me semble que je regne ici sur toute la nature , dans un séjour délicieux & un cercle d'amusemens dont la variété prévient le dégoût , & que je partage avec une société charmante. A ce seul trait vous devinerez aisément que je suis à C. Puisque pour rendre les plaisirs plus vifs, il faut, disent les Maîtres de volupté , en interrompre la continuité par quelque occupation légère , que puis-je faire de mieux que de satisfaire votre curiosité ? L'amour propre, comme vous voyez, se retrouve par-tout , & j'aurai moins de mérite que de plaisir à vous obéir. Mais nous ne comptons point ensemble , & pourvu que vous soyez contente de mon travail , je m'imagine que vous me

A ij

4 . A M U S E M E N T

pardonnerez sans peine d'y avoir
cherché mon propre amusement.

Vous me demandez donc si
je crois sérieusement que les Bê-
tes parlent. Oüi, Mad.... je
crois très-sérieusement que les
Bêtes parlent & s'entendent en-
tr'elles tout aussi-bien que nous &
quelquefois mieux. Votre curio-
sité n'est-elle pas satisfaite ! Non ,
vous voulez sçavoir quelles sont
mes raisons. Ce second point n'est
pas si facile à résoudre. Si j'é-
tois avec vous en conversation
familiale, je vous dirois que la rai-
son qui me persuade que les Bê-
tes parlent, c'est que M. de R. parle.
Vous ne manqueriez pas d'ajouter
Mad. d'H. & cette bouffonnerie
nous feroit peut être rire ; mais
quand on écrit il faut respecter ses
Lecteurs. Je ne vous dirai pas non
plus qu'autrefois le Serpent eut

PHILOSOPHIQUE. §

avec Eve , une conversation suivie , & que l'Anesse de Balaam a parlé. Il seroit encore plus inutile de vous rapporter la fable des Chevaux d'Achille. Vous me répondriez que de ces événemens les uns sont naturels , les autres fabuleux , qui par conséquent ne prouvent rien dans l'ordre de la nature. Je vous entends. Cherchons donc dans la nature même les preuves de mon opinion. N'attendez cependant pas de moi des découvertes merveilleuses. Vous serez peut-être toute étonnée de voir que vous croyez déjà vous-même tout ce que je pense sur cela , & que je ne ferai que vous développer des idées & un sentiment confus que vous n'avez pas assez approfondi. Mais il faut établir quelques préliminaires , & je crains que l'acces-

A iij

6 AMUSEMENT

soire ne soit aussi long que le principal, ce qui est une faute capitale contre les regles d'une composition exacte. Mais qu'importe, pourvu que le tout vous amuse ! Les Bêtes ont-elles de la connoissance ? Si elles connoissent, elles parlent. Mais comment parlent-elles ? Voilà les trois points de cette espèce de dissertation.

I

DE LA CONNOISSANCE DES BESTES.

LES Bêtes ont-elles de la connoissance ? Je suis persuadé que sur cette question vous n'hésitez seulement pas. Descartes aura beau vous dire que les Bêtes sont des machines : qu'on peut expliquer toutes leurs

PHILOSOPHIQUE. 7

actions par les loix de la mécanique : qu'avant lui, & dès le temps de Saint Augustin quelques Philosophes ont eu à peu près la même idée. Vous avez une chienne que vous aimez & dont vous croyez être aimée. Je défie tous les Cartésiens du monde de vous persuader que votre chienne n'est qu'une machine. Comprenez, je vous prie, le ridicule qui en résulteroit pour tout ce que nous sommes qui aimons des chevaux, des chiens, des oiseaux. Représentez - vous un homme qui aimeroit sa montre comme on aime un chien, & qui la caresseroit parce qu'il s'en croiroit aimé au point que quand elle marque midi & une heure, il se persuaderoit que c'est par un sentiment d'amitié pour lui, & avec connoissance de cau-

A iiij

8 AMUSEMENT

se qu'elle fait ces mouvemens. Voilà précisément, si l'opinion de Descartes étoit vraie, quelle seroit la folie de tous ceux qui croient que leurs chiens leur sont attachés & les aiment avec connoissance & ce qu'on appelle sentiment.

J'avoüe que si le système de Descartes étoit appuyé sur des preuves solides, cette conséquence ne suffiroit pas pour le réfuter. Il faudroit plaindre les hommes d'être livrés à une illusion si grossière; mais le vrai demeure toujours vrai, quoiqu'en puisse souffrir notre amour propre. Heureusement le sentiment de ce Philosophe n'est fondé que sur de simples possibilités. Dieu, dit-il, a pu faire les Bêtes de simples machines. Il n'est pas impossible qu'il l'ait fait. Je puis expliquer toutes

PHILOSOPHIQUE. 9

leurs actions par les loix de la mécanique. Il y a même quelques-unes de ces actions qui semblent exclure tout autre principe. Donc j'ai lieu de croire que les Bêtes sont des machines. Raisonnement défectueux, comme vous voyez. Car du fait au possible la conséquence est certaine; mais du possible au fait la conséquence est hasardée, incertaine & téméraire. C'est une pure supposition, un château de cartes dont on peut s'amuser, mais qui n'a rien de solide.

Je dis plus. Il y a quelque chose en nous qui se joint à la raison pour bannir de la société l'opinion de Descartes. Ce n'est pas un simple préjugé, c'est une persuasion intime, un sentiment dont voici l'origine. Il n'est pas impossible que les hommes avec qui je vis, qui me parlent, qui me ré-

pondent, qui raisonnent & qui agissent avec moi, ne soient que des machines. Car je sçais que je pense & que j'ai dans moi un principe qui pense & qui connoît ; mais je ne sçais pas de même ce qui se passe dans l'intérieur des autres hommes, & on ne peut refuser à Dieu le pouvoir de faire des hommes qui n'en eussent que l'apparence & tout le jeu, quoiqu'ils ne fussent dans le fond que de pures machines. Cependant malgré la vérité de ce principe, il me seroit absolument impossible de me persuader sérieusement, à moins que Dieu ne m'en fit une révélation expresse, que les hommes avec qui je vis ne sont en effet que des machines faites pour me donner du secours ou de l'embarras, du plaisir, ou du tourment. Pourquoi ?

PHILOSOPHIQUE. II

C'est que quand je vois quelqu'un parler, raisonner & agir comme moi, je ne sçais quel sentiment intime se joint au bon sens & à la raison, pour me forcer de croire que l'homme que je vois a dans lui-même un principe de connoissance & d'opérations tout semblable au mien. Or les Bêtes sont, par rapport à nous, dans le même cas. Je vois un chien accourir quand je l'appelle, me caresser quand je le flatte, trembler & fuir quand je le menace, m'obéir quand je lui commande, & donner toutes les marques extérieures de divers sentimens, de joye, de tristesse, de douleur, de crainte, de désir, des passions, de l'amour & de la haine. Je conclus aussi-tôt qu'un chien a dans lui-même un principe de connoissance & de sentiment, quel-

12 AMUSEMENT

qu'il soit. Quelqu'effort que je fasse pour me persuader que ce n'est qu'une machine, & quand tous les Philosophes de l'Univers entreprendroient de m'en convaincre, je me sens entraîné par une persuasion intime, par je ne sçais quelle force intérieure à croire le contraire; & c'est ce sentiment qui s'opposera éternellement dans les hommes à l'opinion de Descartes. Aussi est-il vraisemblable que ce Philosophe qui avoit un génie si supérieur, n'a adopté un système si peu conforme à nos idées que comme un jeu d'esprit, & dans la seule vûe de contredire les Peripateticiens, à qui il avoit déclaré la guerre, & dont en effet le sentiment sur la connoissance des Bêtes n'est pas soutenable.

Ces Messieurs qui, suivant les principes obscurs de leur Philo-

sophie intelligible , donnoient à des Corps une forme substantielle , materielle , distinguée de la matiere , & qui étoit dans eux le principe de toutes leurs opérations , n'avoient garde de refuser aux Bêtes une semblable forme. Comme ils avoüoient d'ailleurs que les Bêtes sentoient , connoissoient & agissoient avec connoissance & sentiment , ils leur auroient volontiers donné une ame spirituelle comme à l'homme ; mais les principes de la Religion Chrétienne ne le permettoient pas. En effet, si les Bêtes avoient une ame spirituelle , leur ame seroit donc immortelle & libre ; elles seroient capables de mériter ou de démériter , dignes de récompense ou de châtiment : il leur faudroit un Paradis & un Enfer : les Bêtes seroient donc

14 AMUSEMENT

une espèce d'Hommes , ou les Hommes une espèce de Bêtes , toutes conséquences insoutenables dans les principes de la Religion. Les Peripatéticiens ainsi contraints de se borner à leur forme substantielle matérielle , pour éviter un inconvénient , retomboient dans un autre , car ils étoient conséquemment forcés de dire que cette forme substantielle étoit dans les Bêtes le principe de leur connoissance & de leurs actions ; sentiment absurde s'il en fut jamais dans les principes établis de la Philosophie & de la Religion. Car nous ne connoissons dans la Philosophie établie que deux substances : l'une pensante , sentante , connoissante & raisonnante, c'est l'esprit. L'autre étendue , divisible , mobile , pouvant occasionner des senti-

PHILOSOPHIQUE. Les
sens & des connoissances par
l'union de l'esprit avec elle, mais
absolument incapable de sentir el-
le-même & de connoître; c'est
la matiere. De là on apperçoit
d'un coup d'œil toutes les con-
tradictions qui suivent nécessaire-
ment de l'opinion des Peripa-
teticiciens: une forme substantielle
qui n'est ni esprit, ni matiere;
quelque chose qui connoît & qui
n'est point esprit: une forme sub-
stantielle & materielle qui n'est
point matiere & enfin des senti-
mens & des connoissances mate-
rielles; principe extrêmement
dangereux, dont les incrédules
pourroient s'armer pour combat-
tre la spiritualité de notre ame.
N'est-il pas étonnant qu'une opi-
nion si monstrueuse ait si long-
temps regné dans les Ecoles
Chrétiennes?

Quelques Philosophes ont prétendu la rectifier. Pourquoi, disent-ils, ne reconnoître dans l'univers que deux substances, l'esprit & la matiere? Dieu n'a-t'il pas pû créer une substance mi-toyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'esprit & supérieure à la matiere, incapable de raisonner, mais capable de sentir & de connoître? En effet on seroit d'abord tenté de le croire, & vous peut-être toute la premiere; mais ne vous y fiez pas; Mad. . . .; vous retomberiez tout à la fois dans l'incertitude du sentiment de Descartes & dans l'obscurité de l'opinion Peripateticienne; Car 1°. ce systeme n'est qu'une pure supposition sans preuve & sans fondement. 2°. Quelle idée peut-on se former d'une substance qui n'est ni esprit, ni matiere?

PHILOSOPHIQUE. 17

Il est évident que par rapport à nous qui ne connoissons que l'un ou l'autre, une substance mi-toyenne est une chimère, un être de raison dont nous n'avons ni idée ni sentiment. Eh ! Que sçavons-nous si ce qui n'est, par rapport à nous, qu'une chimère, ne l'est point en effet en soi & dans la nature même ? S'il l'est en soi, Dieu n'a pas pû le créer, parce qu'il ne peut pas faire un être de raison. Or qui est-ce qui nous éclaircira un doute si légitime ?

Un ancien Auteur dont les Ouvrages sont recueillis parmi ceux des Saints Peres, Firmien Lactance, s'expliquoit plus franchement. Il prétendoit que Dieu avoit donné l'usage de la raison à tout ce qui respire ; mais aux Bêtes seulement pour conserver leur vie, sans aucun devoir de Reli-

B

gion , aux hommes pour acquérir l'immortalité & un bonheur éternel par la pratique d'un culte Religieux. Quelle idée ! Sans doute Firmien ne voyoit pas que supposer une ame raisonnable & par conséquent spirituelle sans aucun devoir de Religion , c'étoit sapper par les fondemens la loi naturelle & toute Religion , dégrader l'ame spirituelle , détruire l'immortalité qu'elle a de sa nature , & nous rapprocher des Bêtes en voulant les rapprocher de nous.

Je ne fais, comme vous voyez, qu'effleurer les systemes , dans la crainte que j'ai de vous ennuyer par des raisonnemens détaillés. Mais voilà pourtant tout ce que la Philosophie nous apprend sur la connoissance des Bêtes. Que l'esprit humain est borné , direz-vous , que ses lumières sont courtes ,

PHILOSOPHIQUE. 19

que ses ténèbres sont profondes ! Cela fait trembler. Nous sçavons que nous existons & que nous pensons. Nous voyons des faits : nous connoissons l'existence de mille choses ; mais dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi , nous nous égarons dans de frivoles conjectures , dans de fausses suppositions , nous nous étourdissions de mille vains raisonnemens , qui loin de nous éclairer ne servent communément qu'à étouffer le peu de lumière que le sens commun nous avoit donné. Nous ne nous comprenons pas nous-mêmes , comment pourrions-nous comprendre la nature des Bêtes & de tout ce qui est hors de nous ?

Faites une chose , croyez-moi , allez-vous-en aux Indes , à la Chine ou au Japon , & là vous

B ij

trouverez des Philosophes Païens, Déistes ou Athées, qui raisonneront sinon avec plus de lumières, du moins avec plus de liberté. L'un vous dira que les Dieux ont créé diverses espèces d'esprits, les uns plus parfaits, tels que les génies bons & mauvais; les autres moins parfaits qui sont les hommes, & d'autres beaucoup plus imparfaits qui sont les Bêtes. L'autre vous soutiendra que la distinction de l'esprit & de la matière est une distinction chimérique qu'on ne sauroit démontrer: qu'il ne voit aucun inconvénient à croire qu'il n'y a qu'une seule substance que vous appellerez du nom qu'il vous plaira: que cette substance a dans les Bêtes comme dans les Hommes une organisation, une modification, un mouvement,

quelque chose enfin qui fait qu'elle pense plus ou moins parfaitement ; & ces Messieurs ne connoissant ni les principes de la Religion Chrétienne , ni l'autorité de l'Eglise , il vous faudra pour les attaquer dans leurs retranchemens, ou commencer par les faire Chrétiens , ou remonter à des principes Méthaphysiques fort difficiles à débrouïller. Mais je me flatte que vous vous épargnerez le voyage, & que vous aimerez mieux vous en tenir, comme moi , au grand principe qui est de dire : tous ces systêmes sont contraires à la Religion Chrétienne : Dès là ils sont absolument faux.

Consolez - vous, Mad. . . . en voici un autre qui n'a rien de commun avec tous ceux que je viens de vous exposer. C'est un

système tout neuf qui vous divertira du moins par sa singularité, & que je vais vous rendre d'après l'Auteur lui-même, à qui je l'entendis débiter il y a quelque tems dans une compagnie avec un air sérieux mêlé de plaisant qui faisoit douter s'il en étoit lui-même bien persuadé.

Tout le monde, disoit-il, convient que les Bêtes connoissent. Elles ont donc une ame. Mais cette ame est-elle matière ou esprit ? Il faut qu'elle soit l'une ou l'autre, & vous n'osez cependant dire ni l'un ni l'autre. Vous n'osez avancer qu'elle est matière, puisqu'il faudroit supposer que la matière peut connoître. Direz-vous que c'est un esprit ? Non. Ce sentiment entraîne des conséquences contraires aux principes de la Religion. Eh bien !

ajouta-t'il , je vais lever toutes ces difficultez. Apprenez que les Bêtes ont une ame spirituelle comme la nôtre , & que ce sentiment, loin de contredire les principes de la Religion , y est tout-à-fait conforme ainsi qu'à la raison. Vous jugez bien que ce début attirera notre attention. Toute la Compagnie sourit , peut-être malignement & dans l'impatience où nous fûmes de connoître le nouveau système , il se fit un grand silence. L'Auteur continua ainsi.

La raison , dit-il , nous porte naturellement à croire que les Bêtes ont une ame spirituelle , & la seule chose qui s'oppose à ce sentiment ce sont les conséquences que l'on en tireroit , & entr'autres celle-ci que les hommes ne différeroient des Bêtes que du

24 AMUSEMENT

plus au moins , ce qui ruineroit les fondemens de toute Religion. Donc , ajouta-t'il ; si je puis éluder toutes ces conséquences : si je puis donner aux Bêtes une ame spirituelle sans interesser les Dogmes de la Religion, il est évident que mon systéme étant d'ailleurs le plus conforme à la raison est l'unique systéme recevable. Or je le puis & je le fais le plus aisément du monde. Je trouve même le moyen d'expliquer par la même voye plusieurs passages fort obscurs de l'Ecriture Sainte , & de résoudre de grandes difficultés auxquelles on ne répond pas bien. C'est ce qu'il faut développer plus en détail.

La Religion nous apprend que les démons ont été réprouvés du moment qu'ils ont péché , & qu'ils sont condamnés à brûler éternel-

PHILOSOPHIQUE. 25

éternellement dans l'enfer. Mais l'Eglise n'a pas décidé qu'ils souffrent dès à présent le supplice auquel ils sont condamnés. On peut donc croire qu'ils ne le souffrent pas encore, & que l'exécution de la Sentence portée contr'eux est réservée au jour du Jugement dernier. Il n'en est pas ainsi des ames des hommes. Car l'Eglise a décidé que nos ames sont jugées au moment de leur séparation d'avec le corps, & que la Sentence est exécutée dans le moment, de sorte que ceux qui meurent dans la disgrâce de Dieu sont plongés à l'instant dans les flâmes de l'enfer. Mais l'Eglise n'a rien décidé de semblable des Démons. Il est vrai qu'on se le persuade assez communément, & qu'il y a une infinité de personnes à qui il n'est pas même venu

C

26 AMUSEMENT

en pensée d'en douter. Mais par la raison même qu'on le croit sans réflexion & sans examen , cette opinion n'étant d'ailleurs appuyée ni sur l'Ecriture , ni sur l'autorité des Saints Peres , ni sur aucune décision, ne fait point dans l'Eglise une tradition à laquelle on soit obligé de se soumettre ; d'autant plus que mon sentiment n'est point absolument nouveau , & que je pourrois citer quelques Auteurs qui l'ont insinué , entre autres un Ecrivain Ecclésiastique , Victor Prêtre d'Antioche qui l'a formellement publié dans ses Ouvrages.

Or apprenez Mad. . , que pendant que l'Auteur s'expliquoit ainsi, un Abbé Docteur, qui étoit présent, homme d'esprit, mais vif dans la dispute & prévenu de ses principes , grommeloit tout bas

entre ses dents d'un air de mécontentement que l'Auteur n'eut pas de peine à appercevoir. Qu'avez-vous, Monsieur, lui dit-il ? Vous ne paroissez pas content. Non , sans doute , répondit le Docteur , car votre proposition est formellement hérétique. C'est ce qu'il faut prouver, répliqua l'Auteur. Rien de plus aisé, répartit le Docteur, & je le ferai par l'autorité des Auteurs Scholastiques & des Saints Peres , Oh pour cela non , dit la Dame chez qui nous étions. C'est ce que vous ne ferez pas du moins dans ce moment. Nous sommes curieux de sçavoir le nouveau système. Il faut, s'il vous plaît , l'entendre jusqu'à la fin , & ensuite vous disputerez tant qu'il vous plaira sur vos Scholastiques & vos Saints Peres. La Dame fut obéie , & l'Auteur continua.

28 AMUSEMENT

- Lorsque j'avance, dit-il, que les DémonS ne souffrent point encore les peines de l'enfer, si c'étoit une supposition gratuite, comme la mécanique de Descartes, ou la substance mitoyenne que d'autres Philosophes ont imaginée, on seroit en droit de rejeter ma supposition & je ne persuaderois personne. Mais que M. l'Abbé écoute s'il lui plaît, les preuves sur lesquelles ma proposition est appuyée. C'est un article de la foi que le Démon nous tente pour nous porter au péché, qu'il nous tend des pièges pour nous faire tomber, qu'il rode sans cesse autour de nous, suivant l'expression de Saint Pierre, pour trouver l'occasion de nous dévorer: il nous remplit l'esprit de mauvaises suggestions, il s'empare des Corps; & lors-

qu'il s'en est une fois mis en possession, ce n'est point toujours par des fureurs qu'il fait sentir sa présence. Il rit quelquefois, il chante, il se plaît à embarrasser les Ministres de l'Eglise qui le veulent chasser. Il raisonne du plus grand sang froid, comme lorsqu'il tenta Jesus-Christ dans le désert, & qu'il séduisit Eve dans le Paradis Terrestre. Or représentez - vous quelqu'un dans l'enfer tel que la foi nous le dépeint, pénétré dans toute sa substance, dévoré, consumé d'un feu dont la vivacité passe tout ce que l'on peut imaginer, & concevez si un homme, si un esprit dans cet état, peut s'occuper de quelque autre chose que de l'effroyable tourment qu'il endure. Dites-moi qu'il est transporté de fureur, & que tous ses momens sont remplis par de

30 AMUSEMENT

nouveaux accès de rage & de désespoir , je le conçois nécessairement. Mais qu'il ait le loisir de songer à nous tenter & à ruser avec nous , c'est ce qui est incompréhensible ; & il faudroit conclure ou que les Démonz ne nous tentent pas , ou que les tourmens de l'enfer ne sont pas aussi grands qu'on nous les représente : deux conséquences également contraires à la foi. Concluons donc que les Démonz ne sont point encore livrés aux tourmens.

Je sçais ce que disent nos Théologiens , que les Démonz portent par-tout avec eux leur enfer , & j'en conviens. Je ne crois pas même qu'il soit permis d'en douter. Mais expliquons - nous. Pour qu'il soit vrai de dire que les Démonz portent par-tout avec eux leur enfer , faut-il qu'ils en

PHILOSOPHIQUE. 31

souffrent dès-à-présent les tourmens ? Non. Il suffit qu'ils y soient condamnés par un Arrêt irrévocable dont ils portent partout la honte & les premiers effets comme je l'expliquerai dans un moment. Ne dirions-nous pas d'un scelerat dont on suspendroit le supplice pour lui faire traîner quelques jours d'une vie misérable & ignominieuse , qu'il porte partout avec lui la rouë sur laquelle il doit expirer ? C'est ainsi que les Démons portent partout avec eux leur enfer. Leur Arrêt est prononcé sans aucune espérance de grace , ils sont condamnés sans retour , ils en portent partout la flétrissure éternelle , ce souvenir affreux ne les quitte point , & par conséquent ils portent partout avec eux leur enfer , c'est-à-dire , l'idée de l'enfer qui

C iiiij

les attend. Mais nous avons tout lieu de croire qu'ils n'en souffrent pas encore les supplices réels.

Eh ! pourquoi ne le croirions-nous pas , si l'Ecriture Sainte le dit formellement ? J'en fais Juge M. l'Abbé lui même. Dans la Sentence que Jesus-Christ prononce d'avance contre les Réprouvés, comment s'exprime-t-il ? *allez Maudits au feu éternel qui est préparé au Diable & à ses Anges.* Il ne dit pas que le Diable & ses Anges brûlent dès-à-présent dans ce feu. Il dit seulement que ce feu leur est *préparé* & les attend au dernier jour qui fera le commencement de leurs tourmens. Cela est conforme à cet autre endroit de l'Evangile où les Démons chassés par Jesus-Christ , se plaignent à lui-même de la peine qu'il leur faisoit , en

PHILOSOPHIQUE. 33
les chassant du corps des possédés. *Pourquoi*, lui disoient-ils, *êtes-vous venu nous tourmenter avant le tems ?* Quel sens raisonnable petit-on donner à cette expression si les Démons souffrent dès-à-présent le supplice de l'enfer ? Le mal que Jesus - Christ leur faisoit en les chassant étoit certainement trop léger en comparaison de leurs tourmens pour mériter leurs plaintes, mais ne devant commencer à souffrir le feu de l'enfer qu'au dernier jour, ils ne laissoient pas d'être en attendant sensibles à des peines beaucoup moindres, & ils croioient avoir quelque sujet de se plaindre de ce que Jesus-Christ les tourmentoît avant ce tems marqué par la justice Divine. Voulez-vous quelque chose de plus décisif encore ? C'est ce que dit

34 AMUSEMENT

S. Jude dans son Epître, que *Dieu retient liés de chaînes éternelles dans de profondes ténèbres* & réserve pour le Jugement du grand jour les *Anges qui n'ont pas conservé leur première dignité*. Il est évident que les premiers mots de ce passage sont métaphoriques, & que par ces *chaînes éternelles* il faut entendre l'Arrêt irrévocable que Dieu a porté contre ces esprits rebelles, & que les *profondes ténèbres* signifient l'abîme d'humiliation où leur péché les a plongés. Mais les autres paroles du texte sont si claires & si précises qu'on ne peut leur donner aucun autre sens raisonnable que celui qui est conforme à mon sentiment. Je pourrois peut-être me prévaloir encore de quelques autres textes de l'Ecriture Sainte; mais je me flatte que ceux que je

PHILOSOPHIQUE. 35
viens de citer suffisent pour convaincre tout homme qui n'est point entièrement livré à ses préjugés.

Je ne sçaurois Mad. . . . exprimer tout ce que le Docteur souffrit pendant cette exposition de l'Ecriture Sainte. Il voulut encore interrompre l'Auteur & soutint qu'on pouvoit expliquer ces passages tout autrement ; mais on le contraignit une seconde fois de se taire , & on pria l'Auteur d'apprendre à la Compagnie ce qu'il prétendoit enfin conclure de tout ce qu'il venoit de dire ; car on ne voyoit point encore assez clairement où tout ce préambule tendoit. Ce que je prétends conclure, dit-il , c'est qu'en attendant le jour du Jugement dernier , Dieu pour ne pas laisser inutiles tant de Légions d'Esprits réprouvés , les a

36 AMUSEMENT

répandus dans les divers espaces du monde pour servir aux desseins de sa Providence & faire éclater sa toute-puissance. Les uns laissés dans leur état naturel s'occupent à tenter les hommes, à les séduire, à les tourmenter, soit immédiatement, comme le Démon de Job, & ceux qui s'emparent des corps humains, soit par le ministère des sorciers & des Revenans. Ce sont ces Esprits malfaisants que l'Ecriture appelle les *Puissances des ténèbres* & les *Puissances de l'air*. Des autres Dieu en a fait des millions de Bêtes de toute espèce qui servent aux usages de l'homme, qui remplissent l'Univers & font admirer la sagesse & la toute-puissance du Créateur. Par ce moyen, ajouta-t'il, je conçois sans peine comment

d'une part les Démons peuvent nous tenter, & de l'autre comment les Bêtes peuvent penser, connoître, sentir & avoir une ame spirituelle, sans interesser les dogmes de la Religion. Je ne suis plus étonné de leur voir de l'adresse, de la prévoyance, de la mémoire, du raisonnement. J'aurois plutôt lieu d'être surpris qu'elles n'en aient pas d'avantage, puisque vraisemblablement leur ame est plus parfaite que la nôtre; mais j'en découvre la raison. C'est que dans les Bêtes comme dans nous les opérations de l'esprit sont assujetties aux organes matériels de la machine à laquelle il est uni, & ces organes étant dans les Bêtes plus grossiers & moins parfaits que dans nous, il s'ensuit que la connoissance, les pensées & toutes les opérations spi-

38 AMUSEMENT

rituelles des Bêtes doivent être aussi moins parfaites que les nôtres, & si ces Esprits superbes connoissent leur état, quelle humiliation pour eux de se voir ainsi réduits à n'être que des Bêtes ! Mais soit qu'ils le connoissent ou non, une dégradation si honteuse est toujours pour eux ce premier effet de la vengeance divine dont j'ai parlé, C'est un enfer anticipé.

Ici une Dame fort aimable que ce discours impatientoit ne pût s'empêcher d'interrompre l'Auteur du nouveau système ; Monsieur, lui dit-elle, avec beaucoup de vivacité, il m'importe fort peu que les Diables soient humiliés ou non, & qu'ils souffrent dès-à-présent les peines de l'enfer ; mais je ne veux pas que les Bêtes soient des Diables. Comment ma chienne seroit un

PHILOSOPHIQUE. 39

diabie qui coucheroit la nuit avec moi & qui me caresseroit tout le jour ? Je ne vous le passerai jamais. J'en dis autant de mon Perroquet , reprit une jeune Demoiselle ; il est charmant ; mais si j'étois persuadée que ce fût un petit diabie , il me semble que je ne le pourrois souffrir. Je conçois, dit l'Auteur, toute l'étendue de vos répugnances & je les excuse ; mais donnez-vous la peine d'y réfléchir , & vous verrez que c'est l'effet d'un préjugé qui doit céder à la raison. Aimons-nous les Bêtes pour elles-mêmes ! Non. Absolument étrangères à la société humaine , elles ne peuvent y entrer que pour l'utilité ou l'amusement. Eh ! Que nous importe que ce soit un diabie ou une autre espèce qui nous serve

40 AMUSEMENT

& qui nous amuse? Cette idée me réjouit loin de me révolter; j'admire avec reconnoissance la bonté du Créateur de m'avoir donné tant de petits diables pour me servir & pour m'amuser. Si l'on me dit que ces pauvres diables sont condamnés à souffrir des tourmens éternels, j'adore les Jugemens de Dieu; mais je n'ai aucune part à cette terrible Sentence, j'en abandonne l'exécution au Souverain Juge, & je ne laisse pas de vivre avec mes petits diables comme je vis avec une infinité de personnes dont la Religion m'apprend qu'il y en aura un grand nombre de damnés. Mais guérir un préjugé n'est pas l'affaire d'un moment. C'est l'ouvrage du tems & de la réflexion. Permettez-moi donc de passer légèrement sur cette difficulté

pour

PHILOSOPHIQUE. 41

pour vous faire faire une observation importante.

Perfuadés que nous sommes que les Bêtes ont du sentiment, à qui de nous n'est-il pas arrivé mille fois de les plaindre des maux excessifs auxquels la plupart d'entr'elles sont exposées, & qu'elles souffrent réellement ? Que les chevaux sont à plaindre, disons-nous, à la vûe d'un cheval qu'un impitoyable charretier accable de coups ! Qu'un chien que l'on dresse à la chasse est misérable ! Que le sort des Bêtes qui vivent dans les bois est triste ! Continuellement elles essuyent toutes les injures de l'air, toujours agitées de la crainte de devenir la proie des chasseurs, ou d'un animal plus féroce, obligées de chercher sans cesse avec beaucoup de fatigue une légère &

D

42 AMUSEMENT

insipide nourriture, souffrant souvent une faim cruelle , & sujettes d'ailleurs aux maladies & à la mort. Que les hommes soient assujettis à toutes les misères qui les accablent , la Religion nous en apprend la raison ; c'est qu'ils naissent pécheurs. Mais quel crime ont commis les Bêtes pour naître sujettes à des maux si cruels ?

A ces derniers mots notre Docteur fit une si furieuse grimace en se frappant le genou , que la Compagnie ne pût s'empêcher d'en rire. Je vois, Monsieur, lui dit l'Auteur en lui adressant la parole, je vois ce qui vous fait peine. Vous croyez que la réflexion que je viens de faire combat ce que vous appelez en Théologie , *l'état de pure nature* ; vous vous trompez. Je

PHILOSOPHIQUE. 43

reconnois comme vous qu'indépendamment d'aucun péché Dieu pouvoit créer l'Homme (à plus forte raison les Bêtes) sujet à toutes les misères qui sont la suite naturelle de sa constitution. Mais ces maux que nous souffrons sont-ils tels en effet qu'ils auroient été dans l'état de pure nature ? Non. Vous êtes obligés de convenir qu'ils sont beaucoup plus grands, & plusieurs Théologiens proposent, même après S. Augustin cet excès de misères comme une preuve de l'existence d'un péché originel. Que devons-nous donc penser de l'excès effroyable de misères que souffrent les Bêtes, misères beaucoup plus grandes que celles des Hommes ? C'est dans tout autre système un mystère incompréhensible, au lieu que dans

D ij

44 AMUSEMENT

le sentiment que je propose rien de plus aisé à comprendre. Les esprits rebelles méritent un châ-timent encore plus rigoureux : trop heureux que leur supplice soit différé. En un mot la bonté de Dieu est justifiée. L'Homme lui même est justifié. Car quel droit auroit-il de donner la mort sans nécessité & souvent par pur divertissement à des millions de Bêtes , si Dieu ne l'avoit autorisé ; & un Dieu bon & juste auroit-il pû donner ce droit à l'Homme , puisqu'après tout les Bêtes sont aussi sensibles que nous-mêmes à la douleur & à la mort , si ce n'étoient autant de coupables victimes de la vengeance divine ?

Mais écoutez , continua-t'il , quelque chose de plus fort & de plus intéressant. Les Bêtes

PHILOSOPHIQUE. 45

sont naturellement extrêmement vicieuses. On sçait bien qu'elles ne péchent point, parce qu'elles ne sont pas libres ; mais il n'y manque que cette condition. Les Bêtes carnacieres & les oiseaux de proie sont cruels. Beaucoup d'insectes de la même espèce se dévorent les uns les autres. Les chats sont perfides & ingrats. Les singes sont mal-faisans. Les chiens sont envieux. Toutes sont jalouses & vindicatives à l'excès, sans parler de beaucoup d'autres vices que nous leur connoissons ; & en même tems qu'elles naissent si vicieuses, elles n'ont, disons-nous, ni la liberté ni aucun secours pour résister au penchant qui les entraîne. Elles sont, comme on dit dans l'Ecole, nécessitées à faire le mal, à troubler

46 . A M U S E M E N T

l'ordre général , à commettre tout ce qu'il y a dans la nature de plus contraire à l'idée que nous avons de l'équité naturelle , & aux principes de la vertu. Quels monstres dans un monde originellement créé pour y faire régner l'ordre & la justice ! C'est ce qui en partie persuada autrefois aux Manichéens qu'il devoit y avoir deux principes des choses , l'un bon , l'autre mauvais , & que les Bêtes n'étoient pas l'ouvrage du bon principe. Erreur monstrueuse ; mais comment après tout se persuader que les Bêtes soient sorties des mains du Créateur avec des qualités si étranges ? Si l'Homme est aussi méchant & aussi corrompu qu'il l'est , c'est que par son péché il a lui-même perverti l'heureux naturel que Dieu lui avoit don-

PHILOSOPHIQUE. 47

né en le formant. Il faut donc dire de deux choses l'une : ou que Dieu a pris plaisir à former les Bêtes aussi vicieuses qu'elles sont, & à nous donner dans elles des modeles de tout ce qu'il y a de plus honteux, ou qu'elles ont comme l'Homme un péché d'origine qui a perverti leur première nature.

La première de ces propositions fait une extrême peine à penser, & est formellement contraire à l'Ecriture Sainte, qui dit que tout ce qui sortit des mains de Dieu à la création du monde *étoit bon & même fort bon*. Car si les Bêtes étoient telles alors qu'elles sont aujourd'hui, comment pouvoit-on dire qu'elles fussent *bonnes & fort bonnes*? où est le bien qu'un singe soit si mal-faisant, qu'un chien soit si en-

48 AMUSEMENT

vieux, qu'un chat soit si perfide ! Aussi plusieurs Auteurs ont-ils prétendu que les Bêtes étoient avant le péché de l'Homme différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui , & que c'est pour punir l'Homme que Dieu les a rendues si méchantes ; mais ce sentiment n'est qu'une pure supposition dont il n'y a pas le moindre vestige dans l'Ecriture Sainte , c'est une mauvaise défaite pour éluder une difficulté réelle. Cela même ne se pourroit dire tout au plus que des Bêtes avec lesquelles l'homme a une espèce de commerce , & nullement des oiseaux , des poissons , des insectes qui n'ont aucun rapport à lui. Il faut donc recourir à la seconde proposition , & dire que la nature des Bêtes a été comme celle de l'Homme corrompue

rompuë par quelque péché d'origine : autre supposition qui n'a aucun fondement , & qui choque également la raison & la Religion dans tous les systemes que l'on a suivis jusqu'à présent sur l'ame des Bêtes. Quel parti prendre ? Admettez mon systeme ; tout est expliqué. Les ames des Bêtes sont des Esprits rebelles qui se sont rendus coupables envers Dieu. Ce péché dans les Bêtes n'est point un péché d'origine , c'est un péché personnel qui a corrompu & perverti leur nature dans toute sa substance. De là tous les vices & toute la corruption que nous leur voyons sans cependant qu'elles péchent de nouveau , parce que Dieu en les réprochant sans retour , les a en même temps dépouillées de leur liberté,

E

Il me reste , ajouta l'Auteur , à vous satisfaire sur deux questions que vous me ferez sans doute : comment les diables sont unis au corps des Bêtes , & ce qu'ils deviennent à la mort. Pour répondre à la première question , il faudroit connoître le mystère de l'union de notre ame & de notre corps , & c'est ce qu'aucun Philosophe ne comprendra jamais. Contentons-nous donc de dire que comme l'Homme est une ame & un corps organisé unis ensemble , ainsi chaque Bête est un diable uni à un corps organisé ; & comme un Homme n'a pas deux ames , les Bêtes n'ont aussi chacune qu'un diable. Cela est si vrai que Jesus-Christ ayant un jour chassé plusieurs Démons , & ceux-ci lui ayant demandé permission d'entrer dans un troupeau de porcs :

PHILOSOPHIQUE. 51

ceaux qui païssoient près de la mer, Jesus-Christ le leur permit, & ils y entrèrent ; mais qu'arriva-t'il ? Chaque pourceau ayant déjà son diable , il y eut bataille , & tout le troupeau se noya dans la mer.

Cette union supposée rien ne doit plus nous étonner dans les Bêtes ; elles doivent connoître & sentir comme nous connoissons & comme nous sentons ; & à en juger par ce qui se passe dans nous , elles doivent être comme nous jalouses , coleres , perfides , ingrates , interessées. Elles doivent être tristes ou gayer selon les événemens ou leur disposition présente ; elles doivent avoir de l'amour & de la haine , désirer de multiplier leur espee , aimer leurs petits & les élever , En un mot elles doivent faire

E ij

52 AMUSEMENT

tout ce qu'elles font , & qui nous paroît si incompréhensible lorsqu'on ne leur donne point une ame spirituelle. Il est pourtant important d'observer que comme c'est pour avoir abusé de leur raison & de leurs lumieres que les Esprits rebelles ont mérité d'être ainsi dégradés , Dieu a voulu les humilier par leur raison même , en les assujettissant à des organes si grossiers , qu'elle est extrêmement inférieure à celle des Hommes ; de là vient que nous jugeons bien quelquefois que les Bêtes font quelque raisonnement ; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne font jamais comme nous plusieurs raisonnemens suivis & réfléchis , parce que leurs organes se refusent à des mouvemens si déliés. C'est ce qui en fait des

PHILOSOPHIQUE. 53

automates qui n'agissent le plus souvent que par machine , quoiqu'avec connoissance , & voilà pour un esprit le comble de l'humiliation. Il n'en est pas ainsi de leurs sensations. Car les Esprits rebelles n'ont pas péché par les sens . Ils n'en avoient point : d'ailleurs les sens sont toujours des organes materiels & des interprètes grossiers. Leur usage quelque parfait qu'il puisse être est toujours humiliant pour un démon qui étoit créé pour être un pur esprit , & par conséquent pour connoître & sentir d'une manière beaucoup plus parfaite. Voilà pourquoi Dieu n'a pas donné aux Bêtes des sens plus grossiers que les nôtres. Les Esprits qui les animent sont assez punis d'être assujettis à des sens materiels. Il semble même que

E iij

54 AMUSEMENT

Dieu, soit pour nous humilier nous mêmes, soit pour faire admirer la variété de ses productions, ait voulu donner à quelques Bêtes des organes de sensations beaucoup plus délicats que les nôtres. Les oiseaux de proie par exemple ont l'œil si perçant, le chien a l'odorat si fin, l'araignée a le toucher si subtil, qu'aucun homme ne les égale en ce point.

L'extrême petitesse d'un nombre infini des Bêtes (c'est toujours l'Auteur qui parle (pourroit faire illusion aux personnes qui n'ont point assez réfléchi sur la nature des choses. Comment, dira-t'on, se persuader qu'un diable soit logé dans une mouche, une puce, une mite ? Mais quoi ! n'y fera-t'il pas aussi bien logé que dans un cheval ou un

bœuf ? Un esprit n'ayant absolument aucune étendue n'exige point pour être uni à un corps, que ce corps soit plus ou moins étendu. La plus petite quantité de matière lui suffit, pourvu qu'elle soit organisée, & il n'y en a pas de si petite qui ne puisse l'être. Dieu auroit pû faire les hommes aussi petits que les plus petits pucerons ; s'il l'avoit fait, nos âmes ne s'en estimeront pas moins & ne se croiroient pas moins bien logées. C'est qu'il n'y a point dans le monde de grandeur absolue. Une puce n'est en elle-même ni grande, ni petite. Elle n'est petite que par rapport à nous qui sommes infiniment plus grands, & elle est grande par rapport à une infinité d'autres Bêtes qui sont un million de fois plus petites. Tout cela prou-

ve que l'ignorance seule & de faux préjugés peuvent nous faire mettre entre les Bêtes quelque distinction de préférence fondée sur leur grandeur ou leur petitesse. Il n'est pas par conséquent plus difficile de croire qu'un diable soit uni au corps d'une mouche qu'à celui d'un éléphant; & c'est en effet pour un Esprit une chose fort indifférente.

Pour ce qui est, ajouta l'Auteur, de la seconde question sur ce que deviennent les Démon: après la mort des Bêtes, il est encore fort aisé d'y satisfaire. Pythagore enseignoit autrefois, & encore aujourd'hui quelques Philosophes Indiens croient la Métempsychose, c'est-à-dire, qu'au moment de notre mort nos ames passent dans un corps,

PHILOSOPHIQUE. 57
soit d'Homme, soit de Bête pour recommencer une nouvelle vie , & toujours ainsi successivement jusqu'à la fin des siècles. Ce système qui est insoutenable par rapport aux Hommes , & qui est d'ailleurs pros crit par la Religion , convient admirablement bien aux Bêtes dans le système que je viens de proposer , & ne choque ni la Religion ni la raison. Les Démons destinés de Dieu à être des Bêtes survivent nécessairement à leurs corps , & cesseroient de remplir leur destination , si lorsque leur premier corps est détruit , ils ne passaient aussi-tôt dans un autre pour recommencer à vivre sous une autre forme. Ainsi tel démon après avoir été chat ou chevre , est contraint de passer dans l'embryon d'un oiseau , d'un poisson ,

58 AMUSEMENT

d'un papillon pour les animer. Heureux ceux qui rencontrent bien , comme beaucoup d'oiseaux , de chevaux & de chiens ; & malheur à ceux qui deviennent Bêtes de charge ou gibier de Chasseur. C'est une espèce de loterie où vrai - semblablement les diables n'ont pas le choix des lots.

On pourroit croire pourtant qu'ils ne changent jamais d'espèce, & que le diable qui a été cheval redevient toujours cheval ; mais ce sentiment souffriroit une grande difficulté. Car comme les espèces de Bêtes , augmentent & diminuent souvent sur la terre , il s'ensuivroit ou qu'il y auroit quelquefois trop peu de diables pour fournir une espèce, ou qu'il y en auroit de reste qui demeureroient en relais.

sans occupation, ce qui n'est pas vrai-semblable ; au lieu qu'en admettant une métempsychose générale on prévient toutes les difficultés.

Toutes les espèces de Bêtes produisent presque toujours beaucoup plus d'œufs ou d'embryons qu'il n'en faut pour les perpétuer dans la même quantité. Ainsi les diables que Dieu a destinés à les animer, ne manquent jamais d'emploi ni de logement. Car si une espèce vient à manquer ou à diminuer considérablement, ils peuvent passer dans les œufs d'une autre & là multiplier. C'est ce qui fait quelquefois ces prodigieuses nuées de fauterelles, & ces armées innombrables de chenilles qui désolent nos campagnes & nos jardins. On cherche dans le

60 AMUSEMENT

froid , dans le chaud , dans les pluies, ou dans les vents, la cause de ces étonnantes multiplications; & la vraie raison, c'est que dans l'année où elles arrivent , ou dans la précédente il a péri une quantité extraordinaire de Bêtes fauves , d'oiseaux ou de poissons avec tous leurs œufs, de sorte que les diables qui les animoient, ont été contraints de se jeter promptement dans la première espèce qu'ils ont trouvée préparée à les recevoir, & qui avoit, pour ainsi dire, des maisons à louer.

Enfin, vous voyez, conclut l'Auteur, que plus on approfondit ce système, plus on y découvre de ces traits de vrai-semblance qui frappent & qui persuadent. C'est une source d'observations singulieres qui satisfait.

PHILOSOPHIQUE, 61
font la curiosité. J'en trouve les fondemens dans la Religion même. La raison m'en donne les preuves les plus vrai-semblables , & les préjugés n'y opposent que des difficultés frivoles, Peut-on se refuser à un systême si plausible & si bien appuyé de toutes parts ?

Je ne sçais , Mad. . . . ce que vous penserez d'un systême si nouveau & si singulier ; mais je vous dirai que par sa singularité même il fit assez de plaisir à toute la Compagnie. Quelques-uns ne le prirent que pour un jeu d'esprit & une plaisanterie ingénieuse : d'autres le regarderent comme un systême fort bon à croire sérieusement. Pour moi , comme vous sçavez que je suis extrêmement Pyrrhoniën en matiere de systême , je

62 AMUSEMENT

me contentai de donner à l'Auteur les applaudissemens que la politesse exige en pareil cas , sans m'expliquer ouvertement, La vérité est que je ne sçavois qu'en penser , & que je ne le sçais pas encore. Car je vois d'une part que le systême répond fort bien à toutes les difficultés, & qu'il seroit assez difficile de le convaincre de faux. Mais d'un autre côté je ne lui vois pas des fondemens assez solides pour opérer une vraie persuasion ; & comme il touche d'ailleurs à des objets de Religion , je crois qu'il seroit téméraire de l'adopter sans l'aveu du moins tacite des Docteurs. Notre Abbé ne fut pas si réservé que moi, Il revint à la charge , & l'Auteur le laissa parler assez longtemps , après quoi il se mit en

PHILOSOPHIQUE. 63

devoir de lui répondre. Sur cela on me proposa de jouer. Les deux disputans se retirèrent dans un coin de la salle pour continuer leur dispute, & je n'entendis pas leurs raisons.

Mais je m'apperçois que voilà déjà beaucoup d'écriture sans que j'aye encore dit un mot de la principale question que vous m'avez faite sur le langage des Bêtes. Finissons donc cette première discussion, & reprenons nos propositions. Il est certain que les Bêtes ont de la connoissance quel qu'en soit le principe. C'est un fait si généralement avoué de tous les hommes, que j'ai moins songé à le prouver qu'à vous amuser par l'exposition que je vous ai faite des divers sentimens. Examinons donc à présent si elles parlent,

II,

DE LA NECESSITE'
D'UN LANGAGE ENTRE LES BESTES.

PROUVONS-EN d'abord la possibilité. Dans l'usage ordinaire ce qu'on appelle parler, c'est se faire entendre par une suite de mots articulés, par lesquels les hommes sont convenus d'exprimer telle idée ou tel sentiment ; & la collection totale de ces mots fait ce que nous appellons une langue, qui est différente chez les Peuples différents. Il est certain que si les Bêtes parlent, ce n'est point par le moyen d'une semblable langue. Mais ne peut-on point sans ce secours se faire bien entendre & parler véritablement ? C'est de quoi

PHILOSOPHIQUE. 65

quoi on ne ſçauroit douter. Les Anges ſe parlent, & n'ont point l'organe de la voix. Laiſſons là le ſurnaturel. Tout parle dans nous quand nous voulons. Ne parlons-nous pas tous les jours par un regard, par un mouvement de la tête, par un geſte, par le moindre ſigne ? Imaginez-vous, Mad..... un peuple de muets. Croyez-vous qu'ils ne ſe feroient pas entendre les uns aux autres, & que privés de l'uſage de nos mots & de nos phraſes, ils n'y ſuppléeroient pas par des cris, par des geſtes, des regards & des mines ? Pour moi je ſuis perſuadé qu'ils vivroient fort bien en ſociété comme nous, & qu'après que les premiers auroient avec quelque peine établi les ſignes & les expreſſions ſenſibles, ils les apprendroient aisé-

F

66 AMUSEMENT

ment à leurs enfans : que ceux-ci se perfectionneroient de plus en plus dans cette maniere de s'exprimer , & formeroient peu à peu , non pas une langue , mais un langage très-net & aussi intelligible pour eux que nos langues le sont pour nous. Nous avons sur cela des exemples si étonnans, qu'il n'est pas permis d'indouter ; & j'irai, si l'on veut, jusqu'à soutenir que la même idée pouvant être exprimée de diverses manieres, il pourroit y avoir dans un tel langage du choix dans les expressions, de l'énergie, de l'éloquence, du simple & du figuré, peut-être même du précieux. Sans doute il y auroit aussi quelquefois de l'obscur & de l'équivoque ; mais où n'y en a-t'il pas ? Appliquons donc cet exemple aux Bê-

PHILOSOPHIQUE. 67

tes. Elles n'ont point de langues ; mais pourquoi n'auroient elles pas un langage ? Il est évident que la chose est possible : examinons si elle est nécessaire.

Toutes les Bêtes ont de la connoissance , il faut en convenir , & nous ne voyons pas que l'Auteur de la nature ait pû leur donner cette connoissance pour d'autre fin que de les rendre capables de pourvoir à leurs besoins , à leur conservation , à tout ce qui leur est propre & convenable dans leur condition & la forme de vie qu'il leur a prescrite. Ajoutons à ce principe que beaucoup d'espèces de Bêtes sont faites pour vivre en société , & les autres pour vivre du moins en ménage, pour ainsi dire , d'un mâle avec une femelle , & en famille avec leurs petits

F ij

jusqu'à ce qu'ils soient élevés :
 Quelques exceptions qu'on pour-
 roit opposer à cette loi générale
 doivent être comptées pour rien.
 Or pour ne parler d'abord que
 de la première espèce, quel usa-
 ge conçoit-on que les Bêtes pus-
 sent faire de leur connoissance
 pour la conservation & le bien
 de leur société, & par conséquent
 pour leur propre bien qui en ré-
 sulte, si cette société n'a point
 entr'elle un langage commun &
 parfaitement connu de tous les
 particuliers qui la composent ?
 Reprenons l'exemple d'un peu-
 ple muet, & supposons que dé-
 ja privés de la parole, la natu-
 re leur a même refusé tout moyen
 de se faire entendre les uns aux
 autres : quel usage pourroient-ils
 faire de leur connoissance & de
 leur esprit ? Il est évident que

PHILOSOPHIQUE. 69

ne pouvant ni entendre, ni être entendus, ils ne pourroient ni donner aucun secours à la société, ni en recevoir. Loin de s'entraider, ils seroient nécessairement dans une opposition continuelle. La défiance seroit générale. Les injures, la haine & la vengeance romproient tous les principes d'union, & bientôt changés en Bêtes féroces, on les verroit ne songer qu'à se détruire. En un mot plus de communication, plus de société.

Il en seroit de même des Bêtes qui vivent en société. Si l'on suppose qu'elles n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il soit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur société pourroit subsister. Prenons pour exemple les castors. Ces animaux pour se

70 AMUSEMENT

mettre à couvert & en sûreté , logent dans de petites cabanes de terre qu'ils construisent eux-mêmes avec une adresse admirable au bord d'un lac & sur pilotis. Mais ils ont compris qu'ayant besoin, pour bâtir leur domicile , d'être aidés les uns des autres , il falloit se mettre en société. Ils s'associent donc trente, quarante , plus ou moins ensemble , & après qu'ils ont choisi le terrain qui leur convient pour habiter & où ils espèrent trouver plus de commodité pour vivre & plus de sûreté , ils partagent entr'eux les travaux nécessaires pour la construction de leur habitation. Les uns vont au bois , les autres à la terre glaise que quelques-uns sont chargés d'apporter en se renversant , comme on sçait sur le dos &c.

PHILOSOPHIQUE. 74

faisant de leur corps une espèce de tombereau que les autres tirent jusques sur le lieu où il faut l'employer. Là l'un fait l'office de maçon, l'autre celui de manoeuvre, un autre celui d'architecte. Un arbre est rongé par le pied & tombe dans le lac. Alors d'autres ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois nécessaires. Tout se fait avec ordre & un concert parfait. On se représente les Tyriens bâtissant Carthage. Sans doute les paresseux ou les mutins sont punis. Les sentinelles font leur devoir. L'ouvrage est conduit à sa perfection ; il fait l'admiration des Hommes mêmes ; & alors la petite société jouissant paisible-

72 AMUSEMENT

ment du fruit de ses travaux ne songe plus qu'à vivre tranquille & à multiplier son espèce chacun dans sa petite famille.

N'est-il pas évident qu'une entreprise si bien suivie & si bien exécutée, suppose nécessairement que ces animaux se parlent, & ont entr'eux un langage par lequel ils se communiquent leurs pensées? Rappeliez-vous, Mad. . . . ce qui est dit de la Tour de Babel. Le moyen que Dieu employa pour faire échoüer ce projet insensé, moyen sûr & infailible, fut la confusion des langues. Les Ouvriers ayant tout à coup oublié la langue commune qu'ils parloient auparavant, & ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ne pûrent plus agir de concert, & furent obligés d'abandonner

bandonner leur entreprise. C'est ce qui arrivera à toute société qui ne s'entendra pas. Mettez ensemble trente personnes qui parleront chacune une langue différente, & vous verrez bientôt naître parmi elles, le desordre & la confusion. Que seroit-ce, si ces trente personnes ne parloient point du tout, & n'avoient aucun moyen de faire entendre leurs pensées ? Supposons que les Castors soient tels en effet : qu'arrivera-t'il ? Je vois dans un moment toute la société en desordre : sans chef, sans subordination, sans conseil, sans concert. Je vois tous les travaux qui demandent le concours de la multitude nécessairement abandonnés. Plus de sentinelles qui veillent à la sûreté publique, plus d'habitation commu-

G

ne. Chacun, comme à la Tour de Babel, se retirera pour vivre séparément : plus de société.

L'instinct, dira-t-on, ne peut-il pas suppléer au langage ? Deux Castors se rencontrent & se joignent ensemble, parce que leur instinct les porte à se mettre en société. Un troisième & puis un quatrième, plusieurs ainsi de suite viennent grossir la troupe. Voilà la société formée. Le même instinct les porte à aller chercher du bois & de la terre pour bâtir leurs cabanes, comme les Oiseaux vont chercher ce qui leur est nécessaire pour faire leur nid. S'ils semblent partager entr'eux les travaux, c'est que les uns voyant les autres apporter la terre, vont à leur tour chercher du bois ; & lorsqu'ils voyent pareillement qu'une partie travaille à appliquer le mortier,

ils s'employent, pour ne pas demeurer oisifs, à mettre le bois en œuvre. Il ne faut, ce semble, pour tout cela, que l'œil & l'instinct. Si l'on voit des sentinelles posées sur les avenues, c'est que dans une troupe il y a toujours quelqu'un plus timide ou plus prudent qui rend utiles aux autres les précautions qu'il prend pour lui-même.

L'objection est spécieuse ; mais il faut l'approfondir. Qu'est-ce que l'instinct ? C'est un sentiment non réfléchi dont le principe est inconnu, un désir aveugle, un goût indélibéré, un mouvement machinal de notre ame qui nous porte à faire quelque chose sans sçavoir pourquoi. Ce sentiment, s'il y en a, est communément si enveloppé dans les hommes qu'il demeure sans effet. On prétend seulement que dans

76 AMUSEMENT

quelques-uns il produit des effets fort singuliers. Il est merveilleux, dit-on , dans les Bêtes, & c'est par lui qu'on explique tout ce qu'elles font de plus admirable. Rien en effet de plus commode. Mais jusqu'à quand les Hommes prendront-ils des mots pour des choses ! 1°. Ce que nous appellons instinct est quelque chose de fort obscur & d'inconnu en soi. 2°. Quelles preuves a-t-on que les Bêtes aient plus d'instinct que les hommes ? On a porté la prévention sur ce point jusqu'à croire que l'instinct dans les Bêtes est préférable à la raison des hommes. Mais sur quel fondement dégrade-t-on ainsi la raison humaine pour faire honneur à l'instinct des Bêtes ? On voit , il est vrai , les Oiseaux faire leur nid ,

PHILOSOPHIQUE. 77
avec beaucoup d'adresse. On voit quelques Animaux se purger par le secours de quelques herbes qu'ils vont chercher. Les Moineaux se purgent aussi & purgent leurs petits avec des Araignées ou d'autres insectes. Les Pigeons & beaucoup d'Oiseaux mangent du gravier pour faciliter leur digestion. Ce sont, dit-on, les Cicognes qui ont appris à l'Homme l'usage des clysters. Voilà à peu près les effets les plus merveilleux que l'on raconte de l'instinct prétendu des Bêtes; car il ne faut pas croire beaucoup de fables que l'on débite sur cette matière; & je ne vois point dans tout cela de quoi se récrier.
3°. Mais puisque nous sommes forcés de donner de la connoissance aux Bêtes, pourquoi leur donner un instinct inutile? Pour-

G iiij

78 AMUSEMENT

qu'on attribuer à cet instinct in-
 connu ce qui peut n'être que le
 simple effet de leur connoissan-
 fance ; & puisque c'est effective-
 ment la connoissance qui fait
 faire à l'Homme de semblables
 opérations , pourquoi n'en feroit-
 elle pas aussi le principe dans les
 Bêtes ? N'est-ce pas là ce qu'on
 appelle multiplier les êtres sans
 nécessité, & chercher à mettre de
 l'obscurité dans une chose tou-
 te simple & fort claire d'elle-mê-
 me ? Pour moi je suis persuadé
 que ce que nous croyons que les
 Bêtes font par un instinct parti-
 culier , elles le font comme nous
 par un effet de leur connoissan-
 ce & avec connoissance. Je se-
 rois même tenté de croire que
 ce que nous appellons instinct ,
 n'est qu'un Etre de raison , un
 nom vuide de réalité , un reste

PHILOSOPHIQUE. 79
de Philosophie Péripatéticienne.
Mais s'il faut en admettre un ,
je ne croirai jamais que les Bêtes
en soient mieux pourvûes que
les Hommes , tandis qu'on ne
m'alléguera pour le prouver que
des faits que je puis expliquer
par la simple connoissance ; & si
cet instinct ne suffit pas à l'Hom-
me pour le conduire , il doit suf-
fire encore moins aux Bêtes.

Je reprends donc mon exem-
ple & mon raisonnement. Si ce
n'est pas par un instinct particu-
lier que les Castors font leurs pe-
tits établissemens avec tant de
concert, c'est donc par un effet de
leur connoissance. Or j'ai prou-
vé par la supposition d'un peu-
ple absolument muet que la con-
noissance sans une communica-
tion reciproque par un langage
sensible & connu , ne suffit pas

G iij

20 AMUSEMENT

pour entretenir la société, ni pour exécuter une entreprise qui demande de l'union & du concert. Concluons donc que puisque la nature, qui agit toujours avec tant de sagesse, a fait les Castors pour vivre en société, elle leur en a donné tous les moyens nécessaires, & par conséquent la faculté de parler, quel que soit leur langage, puisque sans ce secours il est impossible qu'aucune société puisse subsister; & comme la nature suit partout les mêmes loix, appliquons ce raisonnement aux Abeilles, aux Fourmis & à toutes les espèces de Bêtes qui vivent en société; & voilà déjà une partie fort considérable des Bêtes pourvûes de la faculté de parler.

Mais peut-on dire la même chose des Bêtes qui ne vivent

PHILOSOPHIQUE. 81
pas en société ? Tels sont la plupart des Quadrupèdes , les Oiseaux , les Poissons , les Reptiles , & c'est sans contredit le plus grand nombre. Je ne sçais Mad.
... si vous appercevez les conséquences du premier pas que je viens de hazarder. Car s'il y a quelques Bêtes qui parlent , il faut qu'elles parlent toutes. Si les Castors & les Perroquets ont un langage , il faut que l'Huitre & le Limaçon ayent le leur. Me voilà engagé , pour ainsi dire , dans un défilé dangereux dont les plus forts préjugés gardent toutes les issues. Mais dans le Pays des systèmes comme ailleurs il n'y a souvent que le premier pas qui coûte. J'ai prouvé , ce me semble , avec assez de vrai-semblance que les Bêtes qui vivoient en société devoient né-

82 AMUSEMENT

cessairement avoir un langage ! Il faut étendre la proposition à toutes les autres espèces de Bêtes.

Pourquoi en effet la nature auroit-elle refusé aux unes un privilège qu'elle auroit accordé aux autres ? Rien ne seroit plus contraire à l'uniformité qu'elle affecte dans toutes ses productions. Je sçais que la nature aussi avare dans le superflu, qu'elle est prodigue dans le nécessaire, ne fait rien sans nécessité. Mais n'est-ce pas une nécessité que deux Bêtes associées ensemble pour former un ménage & une famille, deux Oiseaux, par exemple, s'entendent & puissent s'exprimer mutuellement leurs sentimens & leurs pensées ? Associés deux personnes absolument muettes ; je défie que l'union subsiste, si

PHILOSOPHIQUE. 83

elles n'ont aucun moyen de convenir ensemble de leurs faits & de s'exprimer leurs besoins: deux Moineaux sans aucune espèce de langage seront dans la même impossibilité de vivre ensemble; & l'on verra dans leur petit ménage tous les inconvénients de la société muette, dont j'ai parlé. En un mot la nécessité d'un langage entre un mari & une femme pour vivre en ménage est la même que pour une société.

Il ne seroit pas impossible que la nature eût fait quelques Animaux pour vivre dans une solitude absolue, & qu'en conséquence elle leur eût donné les deux sexes pour pouvoir se multiplier eux-mêmes, comme les plantes; sans le secours d'un accouplement, & différemment

84 AMUSEMENT

des Limaçons & des Vers de terre , qui quoiqu'ils ayent les deux sexes , n'en peuvent faire usage qu'ens'accouplant ; en supposant qu'il y ait dans l'Univers des Bêtes de cette espèce , je conviendrais sans peine que si la nature leur avoit donné la faculté de parler ; elle leur auroit fait un présent inutile ; mais dès que deux Bêtes ont habituellement besoin l'une de l'autre , dès qu'elles forment entr'elles une société durable , il faut nécessairement qu'elles se parlent. Comment concevoir que deux Moineaux dans la ferveur de leurs amours , ou dans les soins que leur donne l'éducation de leurs petits , n'ayent pas mille choses à se dire ? Ce seroit ici le lieu d'égayer la matière par des détails intéressans ; mais je ne veux pas qu'un ou-

PHILOSOPHIQUE. 85

vrage Philosophique dégénère en plaisanterie. Je ne m'attache, comme vous voyez, qu'à des raisons solides, & je soutiens qu'il est impossible dans l'ordre de la nature qu'un Moineau qui aime sa femme n'ait pas pour se faire écouter un langage plein d'expression & de tendresse. Il faut qu'il la gronde lorsqu'elle fait la coquette : il faut qu'il menace les galans qui viennent la cajoler, il faut qu'il puisse l'entendre lorsqu'elle l'appelle ; il faut tandis qu'elle couve assidument ses œufs qu'il puisse pourvoir à ses besoins, & distinguer si c'est de la nourriture qu'elle demande, ou quelques plumes pour réparer son nid, & pour tout cela il faut un langage,

Beaucoup de Bêtes, dira-t-on, n'ont point comme les Oiseaux

86. AMUSEMENT

de menage établi & permanent. Car pour le dire en passant , les oiseaux font le modèle de la constance & de la fidélité conjugale. Je le sçais , & le nombre même en est très-grand. Tels sont les Chiens, les Chevaux, les Bêtes fauves , & presque tous les quadrupedes, les Poissons & les reptiles. Mais j'insisterai toujours sur un principe avoué & reconnu pour certain. La nature est trop semblable à elle-même dans les productions d'un même genre pour avoir mis entre les Bêtes une différence aussi essentielle que seroit celle de parler ou de ne parler pas. C'est par ce principe que quoiqu'on ne connoisse qu'à peine la semence du corail , des champignons , des truffes , du nostoch , de la fougere , nous ne laissons pas d'é-

tre persuadés que ces plantes viennent de graine, parce que c'est la façon dont la nature produit toutes les autres. Concluons donc que si la nature a donné aux Bêtes qui vivent en société & en ménage la faculté de parler, elle a, sans doute, fait le même avantage à toutes les autres Bêtes. Car il ne s'agit point ici d'une de ces différences accidentelles que la nature se plaît à diversifier dans les différentes espèces d'un même genre. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier deux visages qui se ressemblent parfaitement ; mais enfin tous les hommes ont un visage. On voit dans les différentes espèces d'Animaux des différences encore plus grandes : les uns ont des ailes, les autres ont des nageoires, d'autres ont des pieds

& des jambes ; les Serpens n'ont rien de tout cela ; mais tous les Animaux enfin ont la faculté de se mouvoir & de se porter où ils veulent selon leurs besoins. Entre les Animaux il y en a qui voyent & qui entendent plus ou moins, mais tous voyent & entendent. Il en est ainsi de la faculté de parler. Peut-être que cette faculté est plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en société & en famille ; mais dès qu'elle est dans quelques-unes, il faut croire qu'elle est dans toutes, plus ou moins parfaite à proportion de leurs besoins.

Il faut même observer que les animaux qui ne vivent ni en corps de société , ni en ménage établi, ne laissent pas d'avoir, entr'eux dans chaque espèce, un certain commerce & une sorte de société

ciété. Tels sont les quadrupèdes, les poissons, les reptiles, les oiseaux mêmes indépendamment de leur menage, comme les Etourneaux, les Perdrix, les Corbeaux, les Canards, les Poules. Or de quoi serviroit aux Bêtes de rechercher ainsi la société les unes des autres, si ce n'étoit pour s'entr'aider, & profiter réciproquement de leurs connoissances, de leurs découvertes & de tous les secours qu'elles peuvent se prêter; & comment le pourroient-elles faire si elles ne s'entendent pas les unes les autres? Tous les raisonnemens que j'ai faits pour prouver que les Bêtes qui vivent en corps de société doivent avoir un langage retrouvent ici leur place & toute leur force. Il ne peut y avoir de différence que du plus au

H

moins , & si l'on en juge par les faits , vrai-femblablement il n'y en a aucune.

Les Loups, par exemple, chassent avec beaucoup d'adresse, & concertent ensemble des ruses de guerre. Un homme passant dans une Campagne apperçut un loup qui sembloit guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le berger & lui conseilla de le faire poursuivre par ses chiens. Je m'en garderai bien , lui répondit le berger. Ce loup que vous voyez n'est là que pour détourner mon attention, & un autre loup qui est caché de l'autre côté n'attend que le moment où je lâcherai mes chiens sur celui-ci pour m'enlever une brebis. Le passant ayant voulu vérifier le fait , s'engagea à payer la brebis, & la chose arriva comme le ber-

PHILOSOPHIQUE. 21
ger l'avoit prévu. Une ruse si
bien concertée ne suppose-t-elle
pas évidemment que les deux
loups sont convenus ensemble ,
l'un de se montrer , l'autre de se
cacher , & comment peut-on
convenir ainsi ensemble sans se
parler.

Un moineau trouvant à sa
bienéance un nid qu'une hiron-
delle venoit de construire , s'en
empara. L'hirondelle voyant
chez elle l'usurpateur, appella du
secours pour le chasser. Mille
hirondelles arrivent à tite d'aile
& attaquent le moineau ; mais
celui-ci couvert de tous côtés ,
& ne présentant que son gros
bec par la petite entrée du nid
étoit invulnérable , & faisoit ré-
pentir les plus hardies qui osoient
s'en approcher. Après un quart
d'heure de combat toutes les

H ij

hirondelles disparent. Le moineau se croyoit vainqueur , & les spectateurs jugerent qu'elles abandonnoient l'entreprise. Point du tout. Un moment après on les voit revenir à la charge , & chacune s'étant pourvûe d'un peu de cette terre détrempée dont elles font leur nid , elles fondirent toutes ensemble sur le moineau , & le claquemurerent dans le nid , afin qu'il y pérît , puisqu'elles n'avoient pû l'en chasser. Croyez-vous , Mad. ... que les hirondelles aient pû former & concertér ce dessein toutes ensemble sans se parler ?

On raconte des choses admirables des Singes lorsqu'ils vont à la picorée. Une troupe de soldats qui va au fourage dans le voisinage de l'ennemi , ne marche pas avec plus d'ordre & de

précaution. Je pourrois vous rapporter mille autres traits semblables; mais il faudroit faire un volume, & je ne veux qu'appuyer mon raisonnement. On s'est toujours servi jusqu'à présent de ces exemples pour prouver que les Bêtes ont de la connoissance, & on a eu raison, parce qu'en effet on ne peut pas concevoir que les Bêtes puissent, sans connoissance, faire des actions si singulieres; mais il est évident qu'on n'a pas été assez loin & qu'il faut conclure de plus que les Bêtes parlent, puisqu'il paroît également impossible qu'elles les puissent faire sans parler. Et remarquez, s'il vous plaît, Mad.... qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion ou d'un système fondé sur des conjectures ou des explications vrai - semblables ;

94. AMUSEMENT

mais d'un raisonnement appuyé sur des faits sensibles & palpables. Je dis des faits sensibles, tels que ceux que je viens de rapporter, & mille autres semblables en tout genre. Entrez dans un bois où il y a des Geais. Le premier qui vous apperçoit donne l'alarme à toute la troupe, & le bruit ne finit point que vous ne soyez forti, ou que votre présence ne les ait chassés. Les Pies, les Merles & presque tous les oiseaux en font autant. Qu'un Chat paroisse sur un toit ou dans un jardin, le premier Moineau qui le découvre fait précisément ce que fait parmi nous une sentinelle qui apperçoit l'ennemi. Il avertit par ses cris tous ses camarades & semble imiter le bruit d'un tambour qui bat au champ. Voyez un Coq

PHILOSOPHIQUE. 99
auprès d'une Poule, un Pigeon
auprès d'une femelle qu'il solli-
cite, un Chat à la suite d'une Cha-
te, leurs discours ne finissent
point.

Je ne finirois point moi-même si je voulois épuiser les détails, & je veux cependant mettre des bornes à ce petit ouvrage. Je ne veux plus ajouter qu'une réflexion importante qui fait, selon moi, une espèce de démonstration. Nous parlons tous les jours aux Bêtes & elles nous entendent fort bien. Le Berger se fait entendre de ses Moutons, les Vaches entendent tout ce que leur dit une petite paysane, nous parlons aux Chevaux, aux Chiens, aux Oiseaux, & ils nous entendent. Les Bêtes nous parlent aussi à leur tour, & nous les entendons.

96 AMUSEMENT

Combien plus doivent-elles se faire entendre de leurs semblables ! Car nous ne pouvons avoir, par rapport à elles, qu'une langue étrangère ; & si la nature les a faites capables d'entendre une langue étrangère, comment leur auroit-elle refusé la faculté d'entendre & de parler une langue naturelle ? Votre Chienne , par exemple , a beaucoup d'esprit , vous vous entretenez tout le long du jour avec elle , vous l'entendez & elle vous entend : mais soyez sûre que lorsqu'il vient un Chien la cajoler , elle l'entend beaucoup mieux encore & se fait mieux entendre.

Convenez - donc Mad. . . . : que les Bêtes parlent , & qu'il est fort raisonnable de le croire , puisque la raison , les loix de la nature , les faits & l'expérience concourent

concourent à le prouver avec assez d'évidence pour fixer sur cela notre incertitude. Je ne sçais pourtant pas si je vous aurai persuadée ; car je ne connois rien au monde de si difficile que de persuader à quelqu'un un sentiment qu'il n'a pas puisé lui-même dans ses propres lumieres, à moins qu'il ne flatte son amour propre. Mais vous avouerez du moins que mon opinion est assez bien fondée pour trouver place entre les divers systêmes qui occupent le loisir des Philosophes. Un autre aveu que j'exige de vous & qui me fera beaucoup plus cher , c'est que vous devez être satisfaite de ma complaisance ; & pour ne vous rien laisser à désirer de ce côté là , je vais traiter encore le troisième point qui me reste à examiner,

I

III.

DU LANGAGE
DES BESTES.

PRETENDEZ-VOUS, Mad.... parce que je suis persuadé que les Bêtes parlent, que je vous explique leur langage, & que je vous donne le dictionnaire de leur langue ? Je vous avoue que la chose me paroît assez difficile, & que je ne sçais trop comment m'y prendre. Je vais remonter au principe, & de là en suivant les diverses réflexions que le sujet me fournira, je ferai, pour éclaircir la matiere, tout ce que vous pouvez raisonnablement exiger de moi. Mais ne vous attendez qu'à des observations générales : les détails se

roient une vraie bouffonnerie.

Pourquoi la nature a-t'elle donné aux Bêtes la faculté de parler ? C'est uniquement pour exprimer entr'elles leurs désirs & leurs sentimens , afin de pouvoir satisfaire par ce moyen à leurs besoins & à tout ce qui est nécessaire pour leur conservation. Je sçais que le langage en général a encore un autre objet qui est d'exprimer les idées , les connoissances , les réflexions , les raisonnemens. Mais quelque systême que l'on suive sur la connoissance des Bêtes, fût-ce le systême des diables qui leur donne une ame spirituelle & capable de raisonner, il est certain que la nature ne leur a donné de connoissance que ce qui leur est utile ou nécessaire pour la conservation de l'espèce & de chaque indivi-

I ij

du. Point d'idées abstraites par conséquent, point de raisonnemens Métaphysiques , point de recherches curieuses sur tous les objets qui les environnent, point d'autre science que celle de se bien porter , de se bien conserver , d'éviter tout ce qui leur nuit , & de se procurer du bien. Aussi n'en a-t'on jamais vû haranguer en public, ni disputer des causes & de leurs effets. Elles ne connoissent que la vie animale.

De cette réflexion il en suit une autre. C'est qu'en même tems que la nature a donné si peu d'étendue à la connoissance des Bêtes , elle a nécessairement aussi borné à proportion leurs desirs, leurs passions , & par conséquent leurs besoins. Car ce sont nos desirs qui font nos besoins , & c'est la connois-

PHILOSOPHIQUE. 101

sance ce qui produit nos désirs. Sçavoir qu'on peut être heureux & le désirer, c'est une même chose dans le cœur de l'homme. Avant le péché ses yeux étoient fermés à tous les biens humains & sensibles, il ne les désiroit pas. Le péché lui ouvrit les yeux, & il les désira pour son malheur. Heureux le sage qui sçait contenir ses désirs dans les bornes que la Religion & la raison leur prescrivent ! Treve de morale, me direz-vous, venons au fait.

La gloire, la grandeur, les richesses, la réputation, le faste & le luxe sont des noms inconnus aux Bêtes & que vous ne trouverez pas dans le dictionnaire de leur langue. Elles ne sçavent exprimer que leurs désirs & leurs désirs sont bornés à ce qui est purement nécessaire pour leur con-

I iij

servation. Ecoutez parler un Chien. Il ne se plaindra pas de ce que sa niche n'est point dorée , ni de ce qu'on ne le sert pas dans un plat d'argent. Il ne vous demandera pas le droit de commander à tous les chiens de la maison. Tout ce qu'il vous demandera c'est un peu de nourriture pour subsister. Si vous le menacez , il tâchera de vous fléchir. Si vous le laissez seul , il témoignera par ses cris , son désespoir & la crainte qu'il a d'être abandonné sans retour. Si vous le menez à la promenade , il vous remerciera avec mille expressions de joye. S'il voit quelque objet qui l'effraye , il vous le dira par ses gestes & ses aboyemens. En un mot parlez-lui de boire , de manger , de dormir , de courir , de folatrer ,

de se défendre contre un ennemi , & de défendre en vous son protecteur & son unique appui , il vous entendra parfaitement , & vous répondra fort bien , parce que tout cela tend à sa conservation pour laquelle seule la nature lui a donné la faculté d'entendre & de se faire entendre , c'est-à-dire , de parler ; mais ne traitez point avec lui de Philosophie ni de Morale ; car ce seroit lui parler une langue étrangere dont il ignore absolument toutes les expressions. Ses connoissances & ses besoins ne vont pas jusques là. Amenez-lui ensuite une Chienne. La connoissance sera bientôt faite , & la conversation commencée. Mais ne croyez pas qu'il perde le tems à faire des complimens à la belle sur sa

beauté , sur sa taille, son esprit, sa naissance & sa jeunesse. Tous ces avantages sont pour lui autant d'idées inconnuës qu'il ne sçauroit entendre ni exprimer. La seule chose qui le touche alors, c'est le désir de multiplier son espèce, ou du moins d'en prendre les moyens. C'est uniquement sur ce point que roule toute la conversation. Mais quelle vivacité n'y voit-on pas ? Tout parle dans une Bête amoureuse comme dans l'Homme le plus passionné. Tout exprime sa passion; ses gestes, sa voix, tous ses mouvemens.

Ce principe nous fournit une première observation sur le langage des Bêtes ; c'est qu'il est fort borné, puisqu'il ne s'étend pas au-delà des besoins de la vie. Mais il ne faut pourtant pas nous

PHILOSOPHIQUE. 105
faire illusion sur ce point. A bien prendre la chose, le langage des Bêtes ne nous paroît si borné que par rapport au nôtre qui est peut-être trop diffus. Tout borné qu'il est, il suffit aux Bêtes, & le surplus leur seroit inutile. Ne seroit-il pas à souhaiter du moins à certains égards, que le nôtre fût moins abondant & moins prolix ? Les Hommes sont naturellement grands parleurs, & si j'osois le dire, bavards. Ils n'ont jamais assez de mots pour exprimer tout ce qu'ils veulent dire. Peu contents des idées simples ils aiment à les disséquer pour ainsi dire en subdivisions : ils semblent quelquefois vouloir faire l'anatomie d'une idée ou d'un sentiment, comme un Chirurgien feroit celle de la tête. Autant de mots nouveaux

par conséquent qu'il faut créer ;
& quels mots ! Des mots vuides de sens, obscurs, équivoques , plus propres à faire naître des disputes, qu'à éclairer l'esprit.

Quel abus d'ailleurs les Hommes ne font ils pas de la facilité de parler que la nature leur a donnée ! Que d'erreurs & de mensonges font le sujet ordinaire de nos conversations ! Que d'extravagances & de bagatelles, que de médifances & de mauvais propos ! Si les Bêtes nous entendoient converser , jaser , mentir , médire , extravaguer , auroient-elles lieu de nous envier l'usage que nous faisons de la parole ? Elles n'ont pas nos avantages , mais elles n'ont pas nos défauts. Elles parlent peu , mais ellès ne parlent jamais qu'à

propos & avec connoissance de cause. Elles disent toujours vrai & ne trompent jamais , non pas même en amour. N'est-ce pas à leur tour un avantage qu'elles ont sur nous ? Elles sont à cet égard à peu près dans le cas des Payfans de nos campagnes , des Nègres & des Sauvages de l'Amérique. Je serois même tenté d'en faire des Philosophes , & d'en comparer du moins beaucoup d'espèces à Diogène vivant dans une petite baraque , content du pur nécessaire , fuyant le commerce des hommes , & ne parlant que par nécessité. Tel est un de ces gros Chats barbus & bien fourrés que vous voyez tranquille dans un coin , digérant à loisir , dormant si bon lui semble , se donnant quelquefois le plaisir de la chasse , jouissant

d'ailleurs paisiblement de la vie ; sans se mettre en peine des événemens qui nous agitent , sans se fatiguer l'esprit par mille réflexions inutiles & peu curieux de communiquer aux autres ses pensées. Il ne faut , à la vérité , qu'une Chate qui vienne à paroître pour déranger toute sa Philosophie ; mais nos Philosophes sont-ils plus sages dans l'occasion ?

Il faut pourtant nous tenir au vrai. Je ne veux ni vous séduire ni m'ébloüir moi-même par des raisonnemens moins solides que spécieux. Les Bêtes en général parlent peu. Il y en a même de si taciturnes, qu'elles ne disent pas quatre mots dans un jour. Tels sont entre celles que nous connoissons le plus les Anes , les Chevaux , les Bœufs , les Mou-

tons & la plûpart des quadrupèdes. La raison en est toute simple. C'est que la nature n'a donné à ces animaux qu'une nourriture si légère & si aisée à digérer, qu'il faut qu'ils la renouvellent sans cesse pour prévenir la faim, ce qui occupe tout leur loisir. Mais en récompense vous m'avoüerez qu'il y a des Bêtes qui ne déparlent point. Tels sont entr'autres les oiseaux, & ce que je vous prie de bien remarquer, c'est que ce sont les femelles qui parlent le moins. Comme le langage des Oiseaux est pour ainsi dire, le mieux articulé & le plus sensible pour nous, prenons-le pour exemple. Vous pourrez juger par lui du langage des autres Bêtes, en y mettant les différences qu'on remarque aisément dans chaque espèce.

Les Oiseaux chantent, dit-on ; c'est une erreur. Les Oiseaux parlent & ne chantent point. Ce que nous prenons pour un chant n'est que leur langage naturel. La Pie, le Geai, le Corbeau, la Choüette, le Canard chantent-ils ? Ce qui nous fait croire qu'ils chantent, ce sont les accens de leur voix. C'est ainsi que les Hottentots dans l'Afrique semblent glouffer comme le Cocq d'Inde, quoique ce soit l'accent naturel de leur langue, & qu'il y a des peuples qui nous paroissent chanter en parlant. Les Oiseaux chantent si l'on veut dans le même sens ; mais ils ne chantent point pour chanter, comme nous nous imaginons. S'ils chantent, ce n'est que pour parler ; & il est assez plaisant qu'il y ait ainsi dans le monde un peuple si nombreux

PHILOSOPHIQUE. III
qui ne parle qu'en musique ou
en chant. Mais que disent - ils
enfin ces oiseaux ? Il faudroit le
demander à Apollonius de Thya-
ne qui se vantoit d'entendre leur
langage. Pour moi qui ne suis
pas devin, je ne puis vous don-
ner que des conjectures vrai-
semblables.

Prenons pour exemple la Pie
qui est si causeuse. Il est aisé
d'observer que ses discours ou
ses chants sont variés. Tantôt
elle abbaisse ou élève le ton ,
tantôt elle presse ou ralentit la
mesure , tantôt elle prolonge ou
abrége son caquet. Ce sont évi-
demment autant de phrases dif-
férentes. Or en suivant le prin-
cipe que j'ai établi que les con-
noissances , les désirs , les be-
soins des Bêtes & par consé-
quent leurs expressions sont bor-

nées à ce qui est utile ou nécessaire pour leur conservation, il me semble qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entendre d'abord en général le sens de ces différentes phrases; & ne prenez point ceci pour une plaisanterie, c'est la pure vérité, ou du moins tout ce que je connois de plus approchant. Car dès qu'une Pie ne peut parler que pour exprimer ce qui lui est utile ou nécessaire, toutes les fois qu'elle parle, observez dans quelle circonstance elle se trouve par rapport à ses besoins. Voyez ensuite ce que vous diriez vous même en pareille circonstance, c'est là précisément ce qu'elle dit. Si elle parle par exemple en mangeant avec beaucoup d'appetit, il n'est pas douteux que ce qu'elle dit alors c'est ce que
vous

PHILOSOPHIQUE. 113

vous diriez vous-même en pareille occasion : » Voilà qui est bon, voilà qui me fait du bien. » Si vous lui présentez quelque chose de mauvais , elle ne manque pas de dire comme vous diriez vous-même : » cela me déplaît , cela ne vaut rien pour moi. Placez-vous en un mot dans les diverses circonstances où peut-être quelqu'un qui ne connoît & qui ne sçait exprimer que ses besoins , & vous trouverez dans vos propres discours l'interprétation de ce que dit une Pie dans les mêmes circonstances. » Il n'y a plus rien » ici à manger , allons ailleurs. » où allez-vous ma compagne ? » Je m'en vais , suivez-moi. Venez vite , accourez. Voici de bonnes choses. Où êtes-vous ? Me voici. Ne m'entendez-vous

K

114 AMUSEMENT

» pas? Vous mangez tout, je
» vous battraï. Ahi ahi. Vous me
» faites mal. Qui est ce qui ar-
» rive là? J'ai peur, gare, gare.
» Allarme, allarme. Cachons-
» nous, sauvons-nous. « Je pour-
rois comme vous voyez allonger
ce dictionnaire de beaucoup de
phrases semblables, sur-tout en y
ajoutant toutes les expressions
dictées par l'amour, la jalousie,
la douleur & la joye. Mais n'est-
ce pas beaucoup d'avoir osé vous
en donner un échantillon?

A propos de la joye, permet-
tez-moi de faire une petite di-
gression. Sçavez-vous bien
que nos anciens Philosophes
ont prétendu que les Bêtes ne
rient point, & que le rire est
une propriété essentielle de
l'Homme exclusivement aux Bê-
tes? Mais n'est-ce pas encore là

PHILOSOPHIQUE. 115

une vieille erreur, & n'est-il pas évident que les Bêtes rient très-bien à leur manière, & tout aussi bien que l'Homme ? Voyez deux jeunes Chiens folâtrer ensemble dans une campagne, se surprendre l'un l'autre, se faire des niches & de fausses peurs. Tout cela se peut-il faire sans rire ? Est-il donc essentiel au rire qu'il se fasse comme dans l'Homme par un mouvement des lèvres & de la bouche avec un son de voix convulsif ? Le rire n'est qu'une expression de joye, & cette expression est nécessairement différente dans les diverses espèces d'animaux. L'Homme rit à sa manière, & le Chien rit à la sienne. Qu'importe que ce soit par un éclat de voix, ou par un simple mouvement des oreilles ou de la queue, ou quel-

K ij

116 AMUSEMENT

qu'autre expression semblable ?
 C'est toujours rire. Quel parti allez-vous prendre , Mad. ?
 Suspendez je vous prie un moment votre décision. Je suis de l'avis des anciens Philosophes , & en voici la raison. Le rire est une expression de plaisir & de joye , mais tout plaisir & toute joye ne produit pas le rire. La seule joye qui produit le rire est celle qui est accompagnée de surprise , & qui naît en nous à la vûë subite de quelque assortiment bizarre de deux idées ou de deux choses incompatibles , comme d'un Magistrat habillé en Arlequin , ou d'un mal-à-droit qui veut faire le capable. Cela est si vrai que la même chose qui nous fait rire dans des circonstances ordinaires , cesse de nous paroître risible dans d'autres circon-

PHILOSOPHIQUE. 117
stances. Nous rions d'un homme qui pour son plaisir ou par vanité, entreprenant de sauter un fossé plein d'eau, tombe au milieu ; mais que ce même accident arrive à un autre homme qui fuit un ennemi armé, loin d'en rire nous en sommes affligés ; il faut par conséquent, pour être capable de rire, pouvoir comparer ensemble deux idées & en appercevoir l'incompatibilité. Or c'est ce que les Bêtes ne sçauroient faire, parce qu'elles n'ont que des connoissances directes. Elles ont des sentimens de satisfaction, de plaisir & de joye, & la plûpart les expriment très-distinctement, mais elles ne peuvent point avoir cette joye qui naît de réflexion ou de comparaison. Donc les Bêtes ne rient jamais, & les anciens Philoso-

FIG. AMUSEMENT

phés ont eu raison. Revenons à nos Oiseaux.

On peut m'objecter que les Oiseaux répètent toujours la même chose, & par conséquent ne varient point leurs phrases comme je le prétends. A cela je réponds qu'outre les différences qu'il est aisé de remarquer dans le parler des Oiseaux, de vitesse ou de lenteur, de haut & de bas, de longueur & de brièveté, il y en a vraisemblablement beaucoup d'autres que nous n'apercevons pas, faute d'entendre leur langage, mais que les Oiseaux entr'eux remarquent fort bien. Distinguons-nous leur physionomie? A peine nous doutons nous qu'ils en ayent de différentes; rien n'est cependant plus certain, & ils ne s'y trompent point. J'ai vû une hirondelle porter à

PHILOSOPHIQUE. 119
manger à six ou sept petits rangés à la file sur une aiguille de cadran. Les petits avoient beau changer de place : la mere ne se méprenoit jamais en donnant à manger deux fois de suite au même , & elle n'en oublioit aucun. Que dans un troupeau de cent Agneaux une Brebis entende bêler le sien , elle le reconnoît aussi-tôt & court le chercher. Deux Moineaux se reconnoissent entre-mille au son de la voix. Je pourrois alléguer cent faits pareils pour prouver que tous les Animaux ont dans leur commerce entr'eux une finesse de discernement qui nous échappe , & qui leur fait remarquer entr'eux des différences qui sont absolument imperceptibles pour nous. Si donc beaucoup d'Oiseaux nous paroissent chanter toujours la

120 AMUSEMENT
même chanson, comme le Moineau, le Pinson, le Serin, ne concluons pas qu'ils disent toujours la même chose. Croyons plutôt que c'est un effet du peu de finesse de nos oreilles par rapport à un langage qui nous est totalement étranger & inconnu. Quand nous disons *chassez ce matin*, & *je suis arrivé ce matin* : nous distinguons ces deux *matins* par la prononciation; mais la différence est si sensible pour un étranger, qu'il ne l'apperçoit presque pas. La langue Chinoise est pleine de semblables différences que les étrangers ont toutes les peines du monde à sentir & à faire sentir. Je m'imagine qu'un Homme né sourd qui entendrait pour la première fois parler les Hommes entr'eux, se persuaderait aussi, ne connoissant

fant ni voyelles , ni mots , ni syllabes , qu'ils diroient toujours la même chose. Tel est le jugement que nous portons du ramage des Oiseaux.

Je ne veux pourtant point abuser de cette réflexion pour soutenir qu'un Rossignol dans le printemps varie autant ses discours qu'il varie son chant, ou qu'un Serin dans sa cage dit autant de phrases différentes qu'il répète de fois sa chanson. Non. Je suis au contraire persuadé que les Oiseaux sont babillards & amis des répétitions. Il est même nécessaire qu'ils le soient, & en voici la raison. Pour dire, *je vous aime*, nous avons cent phrases synonymes, cent expressions différentes , & il n'y a point de Thème que nous ne puissions, comme on dit, faire en deux fa-

L

122 AMUSEMENT

çons. C'est un effet de la supériorité de nos connoissances, de la multiplicité de nos idées, & pour ainsi dire de la souplesse & de l'étendue de notre esprit qui embrasse plusieurs objets ensemble, & qui apperçoit leurs rapports réciproques. Il n'en est pas ainsi des Bêtes. La nature a donné à leurs connoissances des bornes si étroites, qu'elles ne peuvent envisager qu'un objet à la fois; & comme elles l'envisagent toujours simplement & de la même manière, elles n'ont aussi communément qu'une seule façon d'exprimer leurs connoissances ou leurs sentimens. Cette remarque est importante pour connoître plus à fond le langage des Bêtes. Non-seulement il est borné, comme j'ai déjà dit, aux seuls objets qui intéressent leur

conservation, mais il est encore borné par lui-même, en ce qu'il n'a communément qu'une seule expression pour chaque objet; & c'est là la cause de leurs répétitions fréquentes; car comme il est naturel que les Bêtes insistent toujours sur le même objet, jusqu'à ce que leur désir soit satisfait, ou qu'il soit détourné par un objet plus pressant; & comme elles n'ont qu'une seule façon de s'exprimer sur chaque objet, il est nécessaire qu'elles répètent toujours la même expression, & que cette répétition dure aussi long-temps que l'objet les occupe. C'est ainsi qu'un Chien qui aboye la nuit pour quelque bruit qu'il a entendu, ne fait évidemment que répéter toujours la même phrase : « prenez garde. J'entends du bruit qui m'in-

124 AMUSEMENT

« quiète; ou je vois quelqu'un »
 « dont je me défie; » & qu'il la
 répétera toujours jusqu'à ce que
 la crainte soit passée. C'est ainsi
 qu'un Pinson amoureux répète
 fans cesse à sa femelle la même
 expression de son amour & de sa
 tendresse, & ne lui dira vingt fois
 de suite que la même phrase :
 « je vous aime, » je vous ai-
 me; » ou quelque autre équivalen-
 te. Mais dans d'autres circon-
 stances comme dans celles de la
 colére, & de la jalousie, de la
 fatisfaction ou de la douleur,
 nous voyons que ce Chien &
 ce Pinson employent beaucoup
 d'autres phrases différentes; ou
 si nous n'en appercevons pas les
 différences, c'est uniquement ou
 la faute de nos organes, ou le
 peu de connoissance que nous
 avons de leurs accens différens,

Il est donc vrai , pour revenir aux Oiseaux que nous avons pris pour exemple , que la plupart répètent beaucoup. Il ne suffit pas même de dire la plupart , tous sont dans le même cas , & si le Rossignol paroît moins se répéter , ce n'est que parce que sa phrase est plus longue , & la différence de ses accens plus marquée. Mais il n'est pas moins certain qu'ils ont des phrases différentes pour les différens sentimens qu'ils veulent exprimer , & que cette répétition ne vient que de ce que d'une part ils insistent long-tems sur un même objet , & que de l'autre ils n'ont pour chaque objet qu'une seule expression. Est-ce un défaut dans leur langage ? Je veux bien le croire ; mais comparez encore , si vous voulez , ce prétendu défaut

à l'avantage prétendu de nos amplifications, de nos métaphores, de nos hyperboles, de nos phrases entortillées, & vous trouverez dans les Oiseaux toujours du simple & du vrai, & dans le langage humain beaucoup de verbiage & de mensonges outrés.

Vous ne pouvez pas du moins refuser à la simplicité de leur langage un avantage que le nôtre n'a pas. C'est que dans chaque espèce il est uniforme & toujours le même dans tous les temps & dans tous les pays du monde; au lieu que dans l'espèce humaine non-seulement chaque peuple a sa langue particulière, mais la langue de chaque peuple varie continuellement, & au bout d'un certain temps ne se ressemble plus à elle-même. Un François du temps de Charlemagne ne



nous entendroit pas plus que nous entendons un Espagnol ou un Anglois. Le langage des Bêtes & des Oiseaux n'est point sujet à ces variations incommodes. Les Rossignols & les Serins d'aujourd'hui parlent précisément le même langage qu'ils parloient avant le déluge. Portez-les aux Indes & à la Chine, ils n'y trouveront point une langue étrangère, & dès leur arrivée ils seront en état de converser avec leurs semblables sans le secours d'un interprète. Ne seroit-il pas à souhaiter, comme on l'a proposé quelquefois, que les Hommes sur ce modèle établissent une langue générale qui seroit entendue dans tout l'Univers?

Remarquez Mad. . . . que cette simplicité, ou cette stérilité du langage des Bêtes, vous pa-

L iij

roîtra encore moins défectueuse, si vous faites réflexion qu'elle est remplacée par des mines, des gestes & des mouvemens qui sont une espèce de langage très-intelligible & un supplément de l'expression vocale. Un Chien, par exemple, n'a pas d'expression vocale pour demander pardon quand il apperçoit que vous êtes en colère contre lui ; mais que fait-il ? Il s'humilie devant vous, il rampe à vos pieds dans la posture d'un suppliant. Il n'a pas de phrase pour dire, ouvrez-moi la porte, mais il y gratte & vous avertit par là du désir qu'il a d'entrer ou de sortir. Ne sont-ce pas là des actions parlantes ? Sans doute, puisqu'elles se font fort bien entendre. Ce seroit ici le lieu de faire, comme dit le proverbe po-

pulaire, des commentaires sur les grimaces des Singes. Car il n'est pas douteux, que si entre ces grimaces il y en a qui ne sont que de pures grimaces, il y en a d'autres qui sont autant d'expressions qui valent bien des mots & des paroles.

Mais n'est-ce pas prendre trop d'avantage que de citer comme je fais d'une part l'exemple des Oiseaux qui sont en effet grands parleurs, & de l'autre celui des Chiens & des Singes qui sont grands gesticulateurs, tandis qu'il y a tant d'autres espèces de Bêtes qui n'ont que très-peu ou point d'expressions vocales, & dans lesquelles nous ne remarquons d'ailleurs aucun de ces gestes ou de ces actions parlantes ? Non, je n'ai prétendu rien diffimuler. Si j'ai cité ces exemples, c'est uniquement parce que

ces Bêtes vivant au milieu de nous, nous les connoissons beaucoup mieux que toutes les autres espèces, & qu'il faut toujours raisonner sur les exemples les plus sensibles pour éclaircir des faits moins connus. Mais qu'importe que je cite l'exemple des Chiens ou des Chats ? La nature est constamment uniforme, c'est un principe certain, & par conséquent tout ce que nous remarquons d'essentiel dans une espèce de Bêtes, il faut le conclure pour toutes les autres.

J'avoüe que les Poissons & les Reptiles présentent ici à nos préjugés une assez grande difficulté. Comment concevoir qu'une Carpe ne soit pas en effet aussi muette qu'on le dit communément ; & quelle espèce de langage peut-on imaginer entre deux Cloportes ou deux Four-

mis ? Les Oiseaux chantent , les Chiens aboyent , les Loups hurlent , les Cerfs brament , les Chevaux hannissent , les Moutons bêlent. Mais le Poisson & l'Insecte rampant paroissent absolument muets. Il est vrai que s'il y a quelques espèces de Bêtes dont le langage est plus sensible , & sur lequel j'ai pû hazarder quelques conjectures vrai-semblables , ce seroit trop exiger de moi que de prétendre que j'explique de la même manière celui des Reptiles & des Poissons. Car on peut bien prouver qu'ils ont un langage , quel qu'il soit , puisque toutes les autres espèces de Bêtes en sont pourvûes ; mais comment entreprendre de le connoître & de le démêler ? Les uns vivent dans un élément qui nous est interdit , les autres nous

échappent par leur petitesse.

Gardons-nous cependant sur ce point de nous livrer trop à nos préjugés. D'où sçavons-nous que les Poissons n'ont pas autant & peut-être plus d'expressions vocales que les Oiseaux mêmes ? Les uns & les autres paroissent avoir été formés à peu près sur le même modèle. Les uns volent, les autres nagent; mais voler & nager est une même chose; l'élément seul est différent. Il est dit dans la Genèse que Dieu créa en même temps du sein des eaux les Oiseaux & les Poissons, ce qui a servi de fondement à quelques Moines pour se persuader qu'on pouvoit les jours maigres manger indifféremment des uns & des autres. Les Poissons sont pourvus des cinq sens que nous voyons dans les Oiseaux

PHILOSOPHIQUE. 133

& dans tous les autres Animaux. Pourquoi n'auroient-ils pas aussi comme eux la faculté de parler ? Si nous ne les entendons parler ni chanter, c'est peut-être faute d'un organe propre à les entendre. L'eau est remplie & toute pénétrée d'air que les Poissons respirent ; pourquoi n'en pourroient-ils pas, par le moyen d'un ressort équivalent à la langue & au gosier, former des vibrations & des sons trop délicats, à la vérité, pour nos oreilles, mais qui seroient entendus dans chaque espèce ? Observez, s'il vous plaît, que l'oreille de l'Homme est extrêmement grossière, & que c'est l'effet d'une providence nécessaire. Car si notre oreille étoit sensible aux plus petites vibrations de l'air dans lequel nous vivons, nous serions continuel-

134 AMUSEMENT

lement étourdis de mille bruits confus qui ne nous permettroient d'en distinguer aucun. Il y a donc certainement, dans l'air beaucoup de sons que nous n'entendons pas. Tel est le bruit que fait un vers à soye en grugeant une feuille de murier. S'il est seul, ou s'il n'y en a que cinq ou six, personne ne les entend ; mettez-en une certaine quantité dans un cabinet, & alors tous ces petits bruits rassemblés à l'unisson sont très-sensibles à nos oreilles. Combien plus est-il possible qu'il y ait dans l'eau des bruits insensibles pour nous, & que par ce moyen les Poissons parlent sans que nous puissions les entendre. J'aime du moins à me le figurer pour ne rien ôter aux ouvrages de la nature de la perfection qu'elle a coutume de leur donner ; & je

PHILOSOPHIQUE. 135

ne pourrois penser sans quelque espèce de chagrin Philosophique qu'elle eût condamné à un éternel silence tant de peuples innombrables qui habitent les espaces immenses des mers & des rivières. Le silence est le partage des morts. La parole donne la vie aux vivans mêmes. Riez, si vous voulez, d'une idée si nouvelle, & plaisantez sur les Poissons parlans, comme sans doute on se mocqua du premier qui fit mention de Poissons volans; mais prenez garde que l'un ne soit aussi vrai que l'autre, & qu'il n'y ait dans vos plaisanteries plus de préjugés que de raisons. Pour moi je trouve cette idée fondée en raisonnement & en vrai-semblance, & cela me suffit pour l'adopter jusqu'à ce qu'on m'ait détrompé par des raisons plus fortes.

Les Reptiles & les Insectes sont précisément dans le même cas. Il y a plusieurs espèces de Reptiles qui ont des expressions vocales très-sensibles , comme les Serpens , les Grénoüilles , les Crapauts ; & par conséquent en raisonnant sur le principe de l'uniformité de la nature , on est en droit de supposer dans les autres l'équivalent, sans compter le supplément des mines , des gestes , & des regards. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi des Insectes. Il n'y en a aucune espèce qui ait une expression vocale proprement dite que nous connoissions. Car on sçait que le cri du Grillon , le chant de la Cigale , le cri de certains Papillons , le bourdonnement des Mouches n'est point ce qu'on appelle un son de voix , & que c'est un bruit
causé

causé par le frémissement d'une membrane; mais qu'importe ? Il n'est pas douteux que le cri du Grillon & de la Cigale ne leur serve à s'appeller pour se joindre ensemble, & vrai-semblablement pour s'entretenir. On peut croire que le bourdonnement des Mouches leur sert de même à se reconnoître dans chaque société, soit par l'uniformité & l'unisson du ton, soit par des différences imperceptibles que nous ne sentons pas ; ce qui fait l'équivalent de l'expression vocale, & ce qui prouve aussi combien la nature toujours uniforme dans le général & dans l'essentiel, sçait varier les moyens & les détails. Or ce que la nature a fait pour quelques Insectes, elle l'a sûrement fait pour tous.

Il y a, par exemple, une espèce

M

d'Araignées qui ont une façon toute particulière de se témoigner l'une à l'autre le désir qu'elles ont de se rapprocher. Il est vrai que je n'en ai jamais été que témoin auriculaire , mais on m'a assuré que c'étoient des Araignées qui faisoient le bruit dont je vais parler. Une Araignée qui veut avoir compagnie frappe je ne sçais avec quel instrument sur le mur ou sur le bois où elle s'est établie neuf ou dix petits coups à peu près semblables aux battemens d'une montre , mais un peu plus forts & plus serrés. Après quoi elle attend qu'on lui réponde. Si elle n'entend point de réponse, elle recommence d'intervalle en intervalle pendant environ une heure ou deux , reprenant cet exercice & se reposant alternativement le jour comme

la nuit, Au bout de deux ou trois jours, si elle n'entend rien, elle change de demeure, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un qui lui réponde. C'est une autre Araignée qui lui répond précisément de la même manière & comme par écho. Si la proposition plaît à celle-ci, la conversation s'arrime & les battemens deviennent plus fréquents. Prêtez-y l'oreille & vous jugez par le bruit que peu à peu l'une s'approche de l'autre, & que les battemens se joignent, enfin de si près qu'ils se confondent les uns dans les autres, après quoi vous n'entendez plus rien. Tout le reste de l'entretien se passe apparemment à voix basse. Je me suis quelquefois amusé à faire ainsi l'écho d'une Araignée que j'entendois battre & dont j'imitois le bruit.

M ij

Elle me répondoit fidèlement : elle m'attaquoit même quelquefois de conversation , & j'en ai souvent donné le plaisir à diverses personnes à qui je disois que c'étoit un esprit familier.

Combien de découvertes semblables ne ferions-nous pas sur les Insectes , si nos organes étoient assez déliés pour sentir & appercevoir leurs mouvemens & leurs mines , & pour entendre leur voix, ou ce qui leur tient lieu de voix ? Oüi , je suis persuadé que nous trouverions dans les Fourmis, dans les Vers, les Scarabées, les Chenilles, les Cloportes, les Mites, & en un mot dans tous les insectes un langage établi pour leurs besoins & pour leur conservation ; & comme il y a quelques espèces d'Insectes en qui nous remarquons plus d'in-

PHILOSOPHIQUE. 141
dustrie & de connoissance que
dans de grands Animaux, il est
à croire que ces espèces ont aus-
si un langage plus parfait à pro-
portion, quoique toujours bor-
né aux besoins de la vie.

J'ai vû quelqu'un porter beau-
coup plus loin ses conjectures,
& prétendre qu'avant le péché
de l'Homme, les Bêtes par-
loient très-distinctement entr'el-
les, & articuloient une langue
que l'Homme entendoit parfaite-
ment, comme elles entendoient
aussi le langage de l'Homme. Il
trouvoit le fondement de cette
conjecture dans la conversation
que le Serpent eut avec Eve
dans le Paradis Terrestre. Si dans
ce temps-là, disoit il, les Bêtes
n'avoient eu d'autre langage
que celui qu'elles ont aujour-
d'hui, quel auroit dû être l'éton-

142 AMUSEMENT

nement d'Eve d'entendre un Serpent lier conversation avec elle , & lui faire des raisonnemens suivis ! Jugeons-en par l'étonnement de Balaam lorsqu'il entendit son Anesse lui parler. Frappé de cette merveille il reconnut son crime & obéit à la voix de Dieu. Jugeons-en encore par l'effet que feroit sur nous un pareil événement. Si tout à coup nous voyions un Chien s'asseoir vis-à-vis de nous , & nous faire un discours suivi & raisonné , pour nous porter à commettre un crime , ou même pour nous persuader quelque chose d'indifférent , Quelle feroit notre surprise ! Les cheveux nous dresseroient sur la tête ; nous croirions voir le diable , & loin de nous laisser persuader , nous aurions horreur de pareils conseils , nous nous en

PHILOSOPHIQUE. 143
désirions du moins, & nous
irions au plus vite consulter quel-
qu'un. Eve cependant ne fit rien
de tout cela. Eve qui étoit si ver-
tueuse & si éclairée, écouta tran-
quillement le discours artificieux
du Serpent, disputa contre lui,
& enfin se laissa séduire. Il fal-
loit donc, concluoit-il, que le
Serpent & par conséquent toutes
les autres Bêtes parlaissent alors
comme les Hommes, & que si
elles ne parlent plus aujourd'hui
de la même façon, ce soit un
châtiment de Dieu pour avoir
servi d'organe au diable, &
avoir contribué au péché de
l'Homme.

Cette idée m'a fait rire, & si
elle vous faisoit plaisir, je serois
tenté de vous laisser l'adopter,
d'autant plus que Platon dans sa
politique a pensé des Bêtes quel-

144 AMUSEMENT

que chose de semblable ; que Joseph dans ses antiquités est du même sentiment , & que Saint Basile (ce qui est beaucoup plus fort) dit formellement dans son Homélie du Paradis terrestre dont il fait une assez belle description , qu'il étoit peuplé de Bêtes *qui s'entendoient entr'elles & qui parloient sensément*. Ce sont ses propres termes autant qu'il m'en souvient ; car je n'ai point ici de Saint Basile. Mais vous m'accuseriez peut-être de vouloir aussi vous séduire comme le Serpent séduisit Eve , si je vous dissimulois ce qu'on doit penser de cette opinion. Ce n'est qu'une vaine conjecture qui n'a d'autre fondement que la sécurité d'Eve en raisonnant avec le Serpent. Or ce fondement est absolument ruineux. Car avant
le

le péché Eve ne connoissoit ni la crainte ni la défiance. Elle vit bien sans doute que le Serpent n'étoit que l'organe de quelque puissance supérieure. Cela même picqua sa curiosité, d'autant plus qu'étant née immortelle & exempte de douleur, elle savoit bien qu'elle n'avoit rien à craindre, & sa curiosité la rendant encore plus hardie elle fit l'épreuve fatale de sa foiblesse. Vous voyez que je n'aime que le vrai. Mais permettez-moi cependant de profiter en passant du texte de Saint Basile pour autoriser mon sentiment sur le langage des Bêtes. Car si elles s'entendoient entr'elles dans le Paradis Terrestre, & si elles *parloient sensément*, c'est à-dire, avec connoissance, à propos & conformément à leurs besoins.

N

pourquoi auroient-elles perdu ce
privilege ?

Il est temps de finir ce petit
Ouvrage. Je suis sur le point de
retourner à Paris, & je veux qu'il
devance mon arrivée afin que
vous ayez le temps de faire vos
réflexions pour me les commu-
niquer à mon retour. Mais finirai-
je sans vous donner un diction-
naire détaillé du langage des Bê-
tes ? Hélas oui, car vous voyez
bien que la chose est impossible.
Autant d'espèces de Bêtes, au-
tant de dictionnaires différens ; il
est vrai que chaque dictionnaire
seroit fort court ; mais le nom-
bre en seroit infini. Pour vous
donner celui des Oiseaux il fau-
droit pouvoir distinguer & pou-
voir noter les quarts & demi-
quarts de ton dont leur langage
est composé. Il faudroit pouvoir

PHILOSOPHIQUE. 147

prêter l'oreille à tout ce qu'ils disent dans toutes les circonstances , & c'est un peuple si vif & si sauvage qu'il n'est pas possible de le suivre.

Le Serin est plus familier. Aussi pourrez-vous avec un peu d'attention démêler la signification de la plûpart de ses phrases. Quand il voit que sa femelle néglige de couvrir ses œufs & s'absente du nid trop longtemps , écoutez son discours, il lui dit sûrement alors qu'il est inquiet , qu'il faut qu'elle aille à ses œufs : qu'il la battra si elle ne rentre dans le nid. Lorsque la femelle obligée de tenir ses petits chaudement sous elle n'a pas le tems d'aller manger , & que le mâle lui dégorge de la nourriture dans le bec , elle lui témoigne sa satisfaction par le

N ij

148 AMUSEMENT

battement de ses aîles , & par un petit cri différent de tous les autres qui doit nécessairement signifier : » Je suis bien aise , vous » me faites plaisir ». Il y a sur tout deux circonstances où le Serin , ainsi que le Rossignol , le Pinson , la Fauvette & tous les Oiseaux , parle , ou si vous voulez , chante plus qu'à l'ordinaire. C'est lorsqu'il appelle ou qu'il sollicite une femelle , & tandis qu'elle couve ses œufs , ou ses petits. Quoique dans ces deux circonstances la phrase paroisse la même , on peut cependant remarquer , outre les différences que nous n'appercevons pas , que dans la première le chant est plus vif , plus animé & accompagné d'action ; & que peut-il signifier alors si ce n'est : » Venez charman- te femelle qui cherchez un mari :

« je vous épouserai , nous ferons
« ménage ensemble ». Dans la
seconde circonstance le Serin &
le Rossignol disent toute autre
chose. Ce qui les fait chanter
alors , c'est le besoin de rassûrer
la femelle trop occupée pour
songer à sa sûreté. Le mari veil-
le pour elle perché sur une bran-
che voisine d'où il observe tout
ce qui se passe pour avertir sa
femme, s'il survient quelque jus-
te sujet de crainte. S'il cessoit
quelque tems de chanter la fe-
melle inquiète quitteroit son nid.
Tandis qu'il chante elle y reste
tranquille ; mais croire que le
Rossignol chante alors pour
chanter , c'est un préjugé qui n'a
nulle vrai-semblance, puisque les
Oiseaux n'ont nulle idée de
chant , ni aucun sentiment d'har-
monie. Quand même on vou-

150 AMUSEMENT.

droit croire qu'il chante, il faudroit toujours supposer qu'il chante des paroles, je veux dire que son chant signifie quelque chose; eh! que peut-il vouloir exprimer alors, si ce n'est de dire à sa femme: » foyez tranquille, je veille pour vous, vous n'avez rien à craindre, je vous avertirai s'il arrive quelque chose ». Voilà ce que disent tous les Oiseaux, & ce qu'ils répètent tout le jour en pareille circonstance. Le Moineau plus laconique dans son style, le dit en une phrase fort courte, mais qu'il répète continuellement. La phrase du Pinson est un peu plus longue, celle du Serin l'est encore davantage, celle de la Fauvette encore plus, & enfin celle du Rossignol est la plus longue de toutes. Car je ne regar-

PHILOSOPHIQUE. 751
de toute la suite de son chant
que comme une seule phrase
qui n'en dit pas plus que celle
du Moineau. Telle est aussi la
phrase que deux Chats rivaux
miaulent en dialogue sur une
gouttière. Ce n'est qu'une lon-
gue phrase répétée, qui expri-
me leur jalousie & leur colère.
Aussi est-elle toujours suivie d'un
combat en forme & de la dé-
faite de l'un des deux, de for-
te qu'on pourroit les comparer
aux Héros d'Homère qui ne
manquoient jamais de se faire
l'un à l'autre de longues haran-
gues avant que d'en venir aux
coups de main.

Voilà insensiblement, Mad.
... un petit détail de diction-
naire que je vous fais, & qui
pourra, si vous voulez, vous ser-
vir de clef pour expliquer du

N iiij

mieux que vous pourrez le langage de toutes les Bêtes. Voulez-vous encore une méthode fort simple ? La voici. Tout le langage des Bêtes se réduit à exprimer les sentimens de leurs passions , & on peut réduire toutes leurs passions à un petit nombre ; ce sont , le plaisir , la douleur , la colére , la crainte , l'amour , le désir de manger , le soin de leurs petits. Si vous voulez donc avoir le dictionnaire du langage des Bêtes , observez-les dans les circonstances de ces différentes passions ; & comme elles n'ont communément qu'une expression pour chacune , vous aurez bien-tôt composé vos dictionnaires sur le modèle que je vous ai proposé. Ensuite de ces différents dictionnaires réunis , vous en ferez un polyglotte qui

PHILOSOPHIQUE. 153
contiendra tous les différens langages des Bêtes. Par exemple , cette phrase, » je sens de la douleur, » vous la rendrez de suite en langage de Chien , de Chat , de Cochon , de Pie , de Merle , &c. Le tout bien noté en bécarré & en bémol , & je vous réponds que cela fera une lecture des plus comiques.

Je plaisante comme vous voyez. Il le faut bien. Mais que direz-vous de ma franchise ? Je vais vous faire un aveu qui réduit presque à rien tout le langage des Bêtes. C'est qu'il en faut absolument retrancher tout ce qui s'appelle phrase & construction de grammaire, sans en excepter les plus courtes. Croiriez-vous bien , par exemple , que le Rossignol le plus éloquent ne peut pas dire dans son langa-

154 AMUSEMENT

ge, *j'aime, je suis bien aise, j'ai sens du plaisir.* Rien n'est plus vrai. Toute phrase où il entre ce qu'on appelle en grammaire première, seconde & troisième personne *je, vous, lui, vous,* & tout autre pronom semblable, sans compter les noms qu'on appelle collectifs, relatifs, comparatifs, &c. il faut les rayer toutes du dictionnaire des Bêtes. La raison en est toute simple: c'est que tous ces mots expriment des idées arbitraires & métaphysiques que les Bêtes ne sçauroient avoir. Elles n'ont que des connoissances directes absolument bornées à l'objet présent & matériel qui frappe leurs sens. L'Homme infiniment supérieur dans son langage comme dans ses idées ne sçauroit s'exprimer sans com-

PHILOSOPHIQUE. 155
poser son discours de termes personnels & relatifs qui en déterminent le sens & l'application. Ceux mêmes qui parlent le plus mal une langue, comme un Allemand qui écorche le François, vous diront : *moi souffrir fièvre ; vous aimer vin*. Dans les Bêtes la façon de s'exprimer est encore beaucoup au-dessous de ce jargon, & si j'ai rendu leurs expressions par des phrases composées à notre manière, c'est que je ne pouvois pas les rendre autrement ; car dans la vérité les Bêtes ne peuvent pour ainsi dire, exprimer que le nom des passions qu'elles sentent : elles ne peuvent avoir d'autres expressions que celles qui répondent à celles-ci, douleur, plaisir, crainte, colère, &c.
J'en suis fâché pour l'honneur

156 AMUSEMENT

des Bêtes; mais il faut être vrai, & je n'ai pas entrepris de leur rien attribuer de plus que ce que la nature elle-même a jugé à propos de leur donner. Ne croyez pourtant pas que tout soit perdu. Car à bien prendre la chose, qu'importe que les Bêtes disent une phrase personnifiée & composée à notre manière, pourvû qu'elles se fassent également entendre? Il est vrai que votre Chienne ne peut pas vous dire, *je vous aime*; mais ce qu'elle vous dit signifie en effet qu'elle vous aime, & vous l'entendez fort bien. Que lui faut-il davantage, & que pouvez-vous désirer de plus? Cela ne revient-il pas au même? Sans doute. Ainsi ne vous découragez pas Mad. & si vous avez du temps à perdre, méprisez la chicanne que je viens

PHILOSOPHIQUE. 157
de vous faire, & travaillez sérieusement à vos dictionnaires. Que vous aurez de plaisir quand vous serez devenuë assez habile pour converser avec les Oiseaux, & pour entendre tous les secrets de leur ménage ! On ne vous verra plus que dans les bois, & le monde s'en prendra peut-être à moi de l'avoir privé d'une société aussi aimable que la vôtre. Adieu.

F I N.

De l'imprimerie de GISSEY.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Amusement Philosophique sur le Langage des Bêtes.* A Paris ce premier Décembre 1738.

COURCHETET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, Notre bien Amé * * * Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé : *Amusement Phi-*

Isopique sur le Langage des Bêtes;
offrant pour cet effet de l'imprimer
ou faire imprimer en bon papier &
beaux caractères, suivant la feuille
imprimée & attachée pour modèle,
sous le contre - scel des présentes;
nous lui avons permis & permettons
par ces présentes, d'imprimer ou fai-
re imprimer ledit livre ci-dessus spé-
cifié en un ou plusieurs volumes, con-
jointement ou séparément, & autant
de fois que bon lui semblera, de les
vendre, faire vendre & débiter par
tout notre Royaume pendant le tems
de trois années consécutives, à comp-
ter du jour de la date desdites pré-
sentes; faisons défenses à tous Li-
braires, Imprimeurs & autres per-
sonnes de quelque qualité & condi-
tion qu'elles soient, d'en introduire
d'impression étrangère dans aucun
lieu de notre obéissance; à la char-
ge que ces présentes seront enregis-
trées tout au long sur le Registre de
la Communauté des Libraires & Im-
primeurs de Paris, dans trois mois
de la date d'icelles; que l'impression

de ce livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression dudit Livre seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chevalier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement.

Voulons

Voulons qu'à la copie desdites Présen-
tes qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin dudit Li-
vre , foi soit ajoutée comme à l'origi-
nal : commandons au premier notre
Huissier ou Sergent , de faire pour
l'exécution d'icelles , tous actes re-
quis & nécessaires sans demander au-
tre permission , nonobstant Clameur
de Haro , Chartre Normande & Let-
tres à ce contraires. C A R tel est no-
tre plaisir. Donné à Paris le sixième
jour de Février l'an de grace mil sept
cent trente neuf , & de notre Regne
le vingt-quatrième. *Et plus bas.* Par le
Roy en son Conseil. Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre de la Cham-
bre Royale & Syndicale des Libraires
& Imprimeurs de Paris , N. 175. fol.
159. conformément au Reglement de
1723. Qui fait défenses, Article IV. à
toutes personnes de quelque qualité qu'el-
les soient , autres que les Libraires &
Imprimeurs, de vendre, débiter & faire
afficher aucuns Livres, pour les vendre
en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les*

*Auteurs, ou autrement, & à la charge de
fournir à ladite Chambre Royale & Syn-
dicale, huit Exemplaires prescrits par
l'Article 108. du même Règlement.
A Paris, le 13 Février 1739.*

Signé, LANGLOIS, Syndic.

60613157



